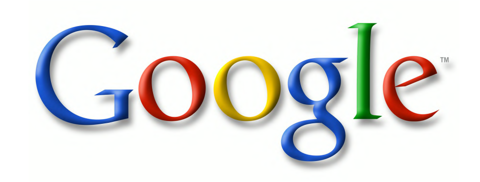
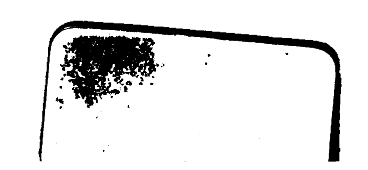






ŒUVRES
DE RABELAIS.

TOME NEUVIÈME.

Imprimerie
de C. Doyen,
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.



Devéria del.t

Leisnier et Forster sculp.t

Imprimé par Chardon père

ŒUVRES
DE RABELAIS

ÉDITION VARIORUM,

AUGMENTÉE DE PIÈCES INÉDITES,

DES SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL,

OUVRAGE POSTHUME, AVEC LE TEXTE EN REGARD;

DES REMARQUES DE LE DUCHAT, DE BERNIER, DE LE MOTTEUX, DE L'ABBÉ DE MARSY, DE VOLTAIRE, DE GINGUENÉ, ETC.

ET D'UN NOUVEAU COMMENTAIRE
HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE,

PAR ESMANGART ET ÉLOÏ JOHANNEAU,
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES.

Songes Drolatiques
de
PANTAGRUEL.

A PARIS
CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M. DCCC. XXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Quià quæ volebat, non aud[illegible] dicere.
PHÉD., prolog. du liv. III.

Dès ma plus tendre jeunesse, j'aimois Rabelais, sans y apercevoir de but, et j'avois de quoi me consoler quand je considérois que les plus illustres personnages de notre littérature françoise, quoique le sachant presque tous par cœur, ne l'entendoient guère mieux que moi. Cependant je remarquois que, malgré son style gothique et ses obscurités, cet auteur original étoit encore dans les mains de tout le monde. Il semble en effet, d'après les connoissances et l'érudition qu'il montre par-tout, que Boileau ait fait exprès pour lui ce vers de son *Art poétique* (liv. III, vers 310):

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. »

J'ai donc toujours lu, quoique de loin à loin, quelques pages de mon Rabelais, sans y voir plus clair que de coutume, lorsqu'un jour, après une revue soignée de l'histoire de France, et principalement de celle des trois règnes qui font l'objet des œuvres de Rabelais, je m'avisai d'examiner

attentivement si je ne trouverois pas des conformités marquantes entre les personnages de Rabelais et ceux de notre histoire que le roman lui-même, ou plutôt l'ancienne tradition, nous donne comme personnages correspondants. Quel fut mon étonnement, ou plutôt ma satisfaction, lorsque je vis clairement, d'abord, que les fanfreluches antidotées étoient tout simplement le prologue de l'ouvrage; que le bon raillard, le grand humeux, le brave, le bon mari, le bon père, l'avaricieux Grand-Gousier, étoit le bon railleur, l'ivrogne, le brave, le bon mari, le bon père, le très économe Louis XII; que le galant, le brave, le bon fils, le bon père, le géant Gargantua, étoit le galant, le brave, le bon fils, le bon père, le grand François Ier; que l'altéré, le galant, l'intrépide, mais foible et crédule Pantagruel, étoit le grand gabeleur, le galant, l'intrépide, mais foible et crédule Henri II!

Que Gargamelle, Badebet, Panurge, frère Jean des Entaummures, étoient si bien Anne de Bretagne, Claude de France, le cardinal de Lorraine, le cardinal Jean du Bellay, etc., qu'il falloit se refuser à l'évidence pour ne les point reconnoître! Aussi n'ai-je jamais conçu comment M. Lemotteux, commentateur de Rabelais, avoit pu voir les principaux héros de Rabelais dans les princes de Navarre, quand toutes les scènes de son livre sont

placées en France, et que ces princes ne ressemblent à ceux de ce roman, ni dans leur conduite publique, ni dans leur conduite privée. Il est vrai que M. Lemotteux ne parle point du tout en homme convaincu de son propre système, et s'excuse sur le peu de temps qu'il y a employé.

Une fois les personnages du roman connus, il ne m'a pas été bien difficile de les suivre dans leurs actions, qu'on retrouve presque toutes et par ordre dans l'histoire, et dont voici les principales :

Dans le livre I :

La guerre pour les Fouaces, c'est-à-dire faite sur un prétexte ridicule et tyrannique, déclarée par Picrochole à Grand-Gousier, que ce dernier, vu son âge et ses infirmités, charge son fils de mettre à fin : ce qui est le premier fait d'armes de Gargantua est la nouvelle usurpation du Milanais par Maximilien Sforce, du vivant de Louis XII, dont ce bon roi, succombant de même sous le poids de l'âge et des infirmités, laisse la vengeance à François Ier, qui, presque aussitôt son avénement au trône, signala ses armes par la reprise de ce beau pays.

Maximilien Sforce, aussi bien que Picrochole, finit par tomber dans les mains de son vainqueur, et en recevoir le plus ignominieux traitement.

Dans le livre II :

Le signalement physique, l'esprit, la lubricité, l'immoralité de Panurge, offrent un parallèle identique de ce favori de Pantagruel avec le cardinal de Lorraine, favori intime de Henri II.

La victoire remportée par Pantagruel sur les Dypsodes et les Almyrodes ou altérés, leur punition, celle de leurs chefs, sont la pacification de la Guienne (en 1548), révoltée pour les droits de gabelle sur les sels, et le trop fameux châtiment de ces peuples maritimes, ainsi que des chefs de la révolte.

Dans le livre III :

L'auteur continue de développer le caractère lubrique et superstitieux du cardinal de Lorraine, sous le nom de Panurge, et fait en même temps entrevoir le goût de Henri II, le vrai Pantagruel, pour l'astrologie judiciaire. Le pantagruelion amassé à forte provision, pour le voyage du Lanternois, n'est que le chanvre dont il a été fait grand usage contre les hérétiques et les non-conformistes, sous tout le règne de ce prince, qui est le grand voyage allégorique au pays des Lanternes.

Dans le livre IV :

L'embarquement ou départ de Pantagruel et de ses compagnons pour le Lanternois est l'avénement de Henri II au trône. Le cours du voyage et leur descente dans nombre de pays et d'îles, tous différents les uns des autres, sont les différents états, situations et passages de la vie que l'auteur fait parcourir à ses voyageurs, manière ingénieuse dont il use pour peindre le vrai moral de ses personnages, et les abus qui régnoient dans toutes les classes de la société.

L'empereur Charles-Quint, sous le nom du géant Bringuenarilles, est si parfaitement signalé, qu'il n'est pas possible de le méconnoître.

Le caractère spirituel, immoral, vindicatif et poltron du cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, est peint d'après nature.

L'île de Cythère se présente avec tous ses charmes, sous la dénomination de l'île Farouche.

La cafardise et l'hypocrisie sont singulièrement ridiculisées dans l'île des Papefigues et des Papimanes. L'auteur exhale, à ce sujet, sa haine contre les abus du pouvoir ècclésiastique de son temps.

Dans le livre V :

L'auteur achève sa satire contre l'église romaine, sous le nom de l'île Sonnante. Il tombe de là à bras raccourci sur la rapacité et la barbarie des tribunaux de justice, qu'il paroît vouer à l'exécration publique.

Il s'appesantit ensuite sur les abus du charlatanisme, de l'astrologie judiciaire et de l'alchimie. Les moines ne sont pas oubliés. Il fait enfin surgir heureusement ses voyageurs au port du Lanternois, où se trouve l'oracle de la dive bouteille, après leur avoir fait traverser le pays de satin; ce qui signifie clairement que le vrai plan de vie de Henri II et de sa cour étoient la table et les voluptés en tout genre.

On trouve encore dans Rabelais une infinité d'autres faits moins marquants, mais qui, presque toujours conformes à l'histoire et à la chronologie, concourent à faire apercevoir la liaison qui existe entre toutes les parties de l'ouvrage, et en expliquent les énigmes.

Il ne faut pourtant jamais perdre de vue que les romanciers, comme les auteurs dramatiques, ont le privilège de ne point rendre les faits avec une parfaite exactitude, et que notre auteur avoit en outre un intérêt capital à n'être point deviné.

Les notes et citations sont toutes tirées d'autorités connues et respectables.

Pour compléter mon travail sur Rabelais, j'ai cru devoir ajouter à mon Commentaire sur ses œuvres l'explication d'un autre ouvrage intitulé *les Songes drolatiques de Pantagruel*, où l'on voit reparoître tous les personnages, tant réels qu'allégoriques, des livres de Rabelais, sous les figures les plus grotesques, et où l'on distingue le vrai cachet de l'auteur pour sa folie et son originalité.

Je n'ai point épuisé ma matière, et ne me dissimule pas qu'il reste à faire dans la même carrière bien des découvertes intéressantes; mais au moins je crois avoir frayé le vrai chemin qui y conduit.

Je dois payer ici à M. Johanneau (Éloi), membre de la Société royale des antiquaires de France, le tribut de ma sincère reconnoissance pour avoir, avec la constance d'un ami, revu en entier et enrichi mon ouvrage de nombreuses notes et de bien savantes observations.

ESMANGART.

NOTICE
SUR RABELAIS.

François Rabelais naquit à Chinon, en Touraine, vers 1487. Son père étoit cabaretier dans cette ville, et avoit une lamproie pour enseigne : c'est à tort que quelques biographes ont dit qu'il étoit apothicaire. Les étymologistes, qui veulent tout expliquer, ont cru trouver dans le mot Rabelais le caractère d'esprit de l'auteur de *Gargantua;* ils ont prétendu qu'il étoit composé des mots *rab*, maître, et *lez*, moqueur.

Étant jeune, il se fit religieux au couvent des Cordeliers de la ville de Fontenay-le-Comte, en bas Poitou; il s'y livra avec ardeur à l'étude des lettres grecques : son savoir, autant que la causticité de son esprit, ne tardèrent pas à lui faire des ennemis des moines ses confrères; ils ne concevoient pas qu'on pût s'occuper, dans un couvent, d'autre chose que de bien manger et de bien boire, et de chanter au lutrin entre les repas : la langue grecque étoit pour eux une langue étrangère. Cependant Rabelais s'étoit fait des protecteurs hors du couvent; ils obtinrent pour lui, du pape Clément VII, qu'il pourroit passer de l'ordre de saint François dans celui de saint Benoît, au monastère de Maillezais, en Poitou. Il ne put s'y maintenir; la vie du cloître avoit quelque chose de beau-

coup trop austère pour lui; il lui falloit plus de liberté : son esprit malin, qui s'étoit aiguisé à la lecture de Lucien, s'exerçoit indistinctement sur tout ce qui lui présentoit un côté ridicule. Il quitta l'habit de moine pour prendre celui de prêtre régulier, donna une libre carrière à son humeur vagabonde, courut le champ des aventures, et, passant de la lecture de Lucien à celle de Gallien et d'Hippocrate, se rendit à Montpellier pour y prendre ses degrés en l'université de cette ville.

Un esprit aussi facile ne pouvoit faire d'études médiocres en aucun genre. On assure que Rabelais devint un habile médecin; il écrivit lui-même à l'évêque de Maillezais, son protecteur, qu'il avoit fait des cours publics de médecine à un nombreux auditoire, et ses notes sur les Aphorismes d'Hippocrate sont pleines de savoir : la science des choses n'avoit pas encore pris à cette époque la place de la science des mots. Il avoit été disciple de Rondelet, que plus tard il fit figurer dans son roman sous le nom de *Rondibilis*.

Rabelais quitta Montpellier et vint s'établir à Paris, où il eut occasion de se faire connoître du cardinal du Bellay, qui goûta son esprit, en fit son médecin, son lecteur, son intendant, son bibliothécaire et son ami. Jean du Bellay étoit évêque de Paris. A cette époque, la France n'envoyoit guère comme ambassadeurs dans les cours étrangères que des ecclésiastiques, même à Constantinople, malgré la différence de religion. Le cardinal du Bellay, envoyé à Rome en cette qualité, emmena Rabelais avec lui. Nous avons les lettres que, pendant son séjour dans la capitale du monde chré-

tien, Rabelais écrivoit à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais; elles sont au nombre de dix-sept, et donnent des détails sur tout ce qui venoit à sa connoissance.

Ce qu'on raconte de la présentation de Rabelais au pape Paul III est un conte inventé à plaisir et sans vraisemblance. Quel mortel eût été assez audicieux à cette époque pour prendre la jambe du pape qui lui présente sa mule à baiser, et lui faire perdre l'équilibre au point qu'il se laissa tomber par terre, à la grande risée des spectateurs et du pape lui-même? Pour admettre un pareil fait, il ne faudroit pas avoir la moindre idée des mœurs de la cour de Rome. Il est plus certain que Rabelais sollicita et obtint de Paul III, par l'entremise du cardinal du Bellay, l'absolution de son apostasie monacale, et que les bulles lui en furent gratuitement délivrées.

Revenu en France, Rabelais cessa d'exercer la profession de médecin; le cardinal du Bellay continua de l'employer dans ses affaires, et lui donna une prébende en l'église collégiale de Saint-Maur-les-Fossés, avec la cure du village de Meudon. Il paroît qu'avant d'en prendre possession, il crut avoir besoin d'une seconde absolution du pape.

Beaucoup de gens ont voulu donner la raison de la coutume qui s'est long-temps conservée à Montpellier, de revêtir de la robe qui avoit servi à Rabelais tous ceux qui venoient de prendre le grade de bachelier; quelques uns ont prétendu que c'étoit en reconnoissance de ce qu'il avoit sollicité le rétablissement des priviléges de la faculté, que le chancelier Desprat avoit

fait révoquer par arrêt du parlement de Toulouse. Cette robe étoit d'écarlate, faite en forme de chape, mais bien plus étroite que les chapes ordinaires, avec un collet rond sur lequel étoient brodées les lettres F. R. et C., qui signifioient *Franciscus Rabelæsus Chinonensis*. Elle dura jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque où elle étoit devenue si courte par suite des coupures que lui faisoient les écoliers qui vouloient en emporter chacun un morceau comme une relique, qu'elle n'alloit plus que jusqu'à la ceinture. Elle fut remplacée plus tard par une robe nouvelle, que fit faire François Ranchin, chancelier de l'université.

Rabelais, devenu curé de Meudon, adopta un genre de vie plus régulier que celui qu'il avoit eu jusque-là. Il enseignoit lui-même le plain-chant aux enfants de ses paroissiens. Tour-à-tour curé et médecin, il soignoit l'ame et le corps de son troupeau. Il avoit obtenu du pape une dispense pour continuer d'exercer la médecine; il s'étoit amendé au point de ne permettre l'entrée de son presbytère à aucune femme : fidèle à ses amis, officieux, charitable, libéral, il ne s'armoit de la causticité de son esprit que contre l'ignorance; le savoir n'avoit pas de plus franc admirateur. Il appeloit M. et madame de Guise *ses bons paroissiens*. Sa figure étoit vénérable et son air imposant. Théodore de Bèze composa le distique suivant pour être inscrit au bas d'un de ses portraits :

Qui sic nugatur tractantem ut seria vincat,
Seria cum faciet, dii mihi quantus erit.

Les savants de cette époque avoient chacun leur devise; celle de Rabelais étoit : *Tempore et loco prælibatis*, à laquelle on ajoutoit : *Parçendum tempori, utendum foro, serviendum scenæ*. On lit même à la tête de quelques unes des éditions de son roman : Αγαθη τυχη συν Θεῷ.

Gui Pati dit quen Rabelais mourut à Paris en 1553, dans la rue des Jardins, paroisse Saint-Paul, et qu'il fut enterré dans le cimetière de cette église, au pied d'un grand arbre. (PATIN, *lettre du* 22 *juin* 1660.) Le P. de Saint-Romuald met sa mort au 9 avril. Joachim du Bellay, Jean-Antoine de Baïf, Pierre Boulanger, presque tous les auteurs contemporains composèrent des épitaphes à sa mémoire. Étienne Pasquier rapporte celle-ci dans son livre des *Tombeaux* :

SIVE TIBI SIT LUCIANUS ALTER,
SIVE SIT CYNICUS, QUID HOSPES AD TE?
HAC, UNUS RABELÆSUS FACETUS,
NUGARUM PATER, ARTIFEXQUE MIRUS,
QUIDQUID IS FUERIT, RECUMBIT URNA.

et dans un autre endroit de son Recueil de portraits :

ILLE EGO GALLORUM GALLUS DEMOCRITUS, ILLO
GRATIUS AUT SI QUID GALLIA PROGENUIT.
SIC HOMINES, SIC ET COELESTIA NUMINA LUSIT,
VIX HOMINES, VIX UT NUMINA LÆSA PUTES.

La plupart des anecdotes qu'on a mises sur le compte de Rabelais sont controuvées. Est-il probable, par exemple, que, manquant d'argent pour continuer sa route, il se soit fait amener de Lyon aux dépens du prevôt des maréchaux, parcequ'il avoit eu l'adresse de faire tomber en ses mains un paquet sur lequel il avoit

écrit : *Poudre pour empoisonner monseigneur le dauphin?* Qui ne voit que de telles plaisanteries ne sont jamais de saison dans les cours, et sur-tout dans un temps où l'on avoit sujet d'être en garde contre les émissaires de l'empereur Charles-Quint?

Quant aux clefs qu'il faisoit bouillir comme un remède apéritif, pour se moquer des médecins de Paris qui n'avoient ordonné au cardinal du Bellay, son patron, qu'une décoction apéritive, c'est un conte emprunté à l'auteur du *Moyen de parvenir*. Rien n'établit qu'avec un autre cordelier, jeune comme lui, il ait profané une image de saint François. Qui sait même s'il est vrai qu'avant de mourir il se soit affublé d'un capuchon, en disant : *Beati mortui qui moriuntur in domino?* Il n'est pas plus croyable qu'il ait dit, dans son testament : « Je n'ai rien vaillant; je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres. » Quand Rabelais mourut, il étoit toujours propriétaire de sa maison de Chinon, de sa maison de Devinière, où il paroît qu'il composa les deux premiers livres de son *Pantagruelisme*, vers l'an 1532. Est-il vrai qu'à son heure suprême il ait dit : « Tirez le rideau, la farce est jouée ?» rien ne l'atteste; on ne mouroit pas encore en pareilles dispositions au temps de Rabelais. Le grand *peut-être* qu'il alloit cherchant par-tout est aussi peu vraisemblable. Est-il possible que lorsqu'on l'introduisit, en habit de courrier, dans la chambre du pape, il ait répondu au saint père qui lui demandoit : D'où venez-vous? « De Paris à Rome? » C'est le conte qu'on fait du roi Henri IV et d'un cordelier, auquel ce prince avoit demandé, dans la plaine Saint-Denis : D'où venez-vous?

où allez-vous? que cherchez-vous? vous êtes bien crotté; et qui répondit : De Paris, à Saint-Denis, un bénéfice, jusqu'au cul.

Pendant qu'il étoit à Rome auprès du cardinal du Bellay, il avoit composé un petit ouvrage qu'il appela *Sciomachie*, et qui fut imprimé in-8° à Lyon en 1544. C'est une description des festins, réjouissances, illuminations, feux d'artifice, qui eurent lieu à Rome, dans le palais du cardinal du Bellay, ambassadeur de France, à l'occasion de la naissance du duc d'Orléans, second fils du roi François Ier.

Dès l'année 1532, Rabelais avoit fait imprimer à Lyon des remarques sur les Aphorismes d'Hippocrate et sur l'*Ars parva* de Gallien, in-16. Cet ouvrage est dédié à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Nous avons déja parlé des lettres qu'il écrivit de Rome au même prélat; elles furent publiées par M. de Sainte-Marthe, en 1650, in-8°. On regrette que personne n'ait eu dans le temps l'idée de faire un recueil des lettres latines que Rabelais adressoit à divers savants et aux personnes de distinction avec qui il étoit en rapport.

Mais l'ouvrage qui a fondé la réputation de Rabelais, celui qui lui a fait tant d'admirateurs et de détracteurs, est *la Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composé par l'abstracteur de Quintessence; avec la pronostication; livre plein de pantagruélisme;* Lyon, 1535. En publiant cet ouvrage, Rabelais dut s'attendre à ce qui lui arriva; tous les hommes qu'il avoit signalés au ridicule se déchaînèrent contre lui avec une égale fureur. Le plus ardent fut un moine de Fontevrault, nommé Puits-Herbault, dont il est fait

mention au chap. XXXII du livre IV. Pierre Ramus et Pierre Galand cessèrent de s'entre-déchirer, pour tourner leurs armes contre l'auteur de *Pantagruel*. C'est d'eux que parle Rabelais dans le prologue du IV[e] livre, où il demande ce qu'on fera de ce Ramus et de Galand, qui ont troublé toute l'université; il change ces deux Pierre en animaux pétrifiés.

En Italie, il eut Giovanni Botero Benesé pour adversaire; à Genève, Jean Calvin, qui composa contre lui un opuscule intitulé *De Scandalis*, où il prétend que l'Église romaine ne devoit pas lui pardonner ce qu'il avoit dit de ses superstitions et de ses moines; en Hollande, Gilbertus Vœtius, professeur de théologie à Utrecht, qui lui reprocha d'être mort-ivre.

Ronsard, qui, du vivant de Rabelais, avoit eu plus d'une prise avec lui, le traita fort mal après sa mort dans une épitaphe. Le père Mersenne, minime, le père Garasse, jésuite, n'ont pas été plus indulgents; mais, d'un autre côté, le nombre de ceux qui ont parlé avantageusement de Rabelais est si considérable parmi ses contemporains, qu'il seroit beaucoup trop long de rapporter ici ce qu'ils en ont dit: qu'il nous suffise de rappeler qu'il mérita les éloges de Guillaume Budée[1], en son livre d'épîtres grecques; du président de Thou,

[1] « O Deum immortalem et Sodalitatis præsulem, nostræque amicitiæ Principem! quidnam est istud quod audivimus? Te etenim, ô caput mihi exoptatum, et *Rabelæsum* Theseum tuum intelligo ab istis elegantiæ et venustatis osoribus, Sodalibus vestris, obturbatos propter vehemens circa Litteras græcas studium, quàm plurimis gravibusque malis vexari. Papæ ô infaustam virorum delirationem! Qui usque adeò sunt animo inelegant ac stupido, ut

au XXXVIII[e] livre de son Histoire, et dans les mémoires qu'il a écrits sur sa vie [1]; de Pierre de Ronsard, qui ne jugea prudent d'en mal parler qu'après sa mort; de Théodore de Bèze, dans ses poésies; d'Étienne Pasquier, dans ses recherches; de Clément Marot, de Jean Bouchet, d'Étienne Dolet, du chancelier Bacon, dans son livre *De l'augmentation des sciences*; d'André Duchesne, dans son *Traité des antiquités de la France*; de Gabriel-Nicolas de la Roche-Maillet, en la *Vie des illustres personnages*; de La Croix du Maine, dans sa

« quibus cohonestari universum sodalitium vestrum convenerat multùmque sapere, quippe qui exiguo temporis spatio ad doctrinæ fastigium pervenerint, eosdem sanè calumniosè insimulando, in ipsosque conjurando finem imponere conati sunt ornatissimæ exercitationi. *Et post alia.* Vale et saluta meo nomine quater *Rabelæsum* scitum et industrium, vel sermone si præstò sit, aut per Epistolas denuncians. »

[1] « Chinone hospitium habebat (*Thuanus*) in domo oppidi amplissimâ, quæ quondam *Francisci Rabelæsi fuit,* qui litteris græcis, latinisque instructissimus, et medicinæ quam profitebatur peritissimus, postremò omni serio omisso, se totus vitæ solutæ ac gulæ mancipavit, et irridendi artem homines, sicut ipse aiebat, propriam amplexus, democriticâ libertate et scurrili interdùm dicacitate scriptum ingeniosissimum fecit, quo vitæ regnique cunctos ordines quasi in scenam sub fictis nominibus produxit, et populo deridendos propinavit. Hominis ridiculi, qui totâ vitâ ac scriptis ridendi aliis materiam præbuit, memoria à Thuano et Calignono hìc renovata est; cùm bellè cum *Rabelæsi* manibus actum uterque diceret, quod domus ejus publico diversorio, in quo perpetuæ commessationes erant, hortus adjacens ad ludum oppidanis per dies festos se exerçentibus, projectum in hortum despiciens, in quo cùm litteris operam dabat, libros habere et studere solitus erat, vinariæ cellæ inserviret. Ex eâque occasione Thuanus à Calignono invitatus, hoc carmen extemporaneum fecit. »

Bibliothèque; d'Antoine Duverdier, dans sa *Prosographie;* de François Ranchin, chancelier de l'université de Montpellier. Les cardinaux Farnèse, du Genutijs [1], Simonetta [2], le servirent à Rome avec ardeur et succès; plus tard, le cardinal du Perron fut un de ses admirateurs; Jean du Bellay, évêque de Paris [3]; Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais; Pontus de Thiard, évêque de Châlons; Génébrard, archevêque d'Aix; Pierre Liset, abbé de Saint-Victor et premier président au parlement de Paris, étoient les protecteurs, les amis de Rabelais. Joannis Victorin, conseiller au parlement de Paris, lui adressa une épigramme pour son portrait; Robert de Pellevé, maître des requêtes;

[1] Heirômo Ghinucci, noble Siénois, exerça la charge de nonce apostolique, pour le pape Léon X, à la cour de l'empereur Charles V, du roi François I[er], et de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fut créé par Jules II, l'an 1512, évêque, prince d'Ascoli, après Laurent de Fiesque; et cardinal du saint Siège par le pape Paul III, l'an 1535. Il mourut à Rome le 3 juin 1541.

[2] Jacques, cardinal Simonetta, noble Milanois, évêque de Pesaro et auditeur du sacré Palais, en 1528; il eut d'honorables emplois sous le pontificat de Jules II, de Léon X et de Clément VII. Le pape Paul III l'éleva au cardinalat en 1536, et il mourut à Rome en 1539. C'étoit un prélat instruit, dont Sadolet a loué les connoissances.

[3] Le pape Paul III le nomma cardinal en 1535, à la recommandation de François I[er], qui lui portoit une grande affection *pour sa rare doctrine, sa vigueur d'esprit et capacité au maniment des grands et importants affaires de son estat.* Il mourut à Rome en 1560, âgé de soixante-huit ans, doyen des cardinaux, évêque d'Ostia et Velletri. *Ce cardinal fut des plus illustres de son temps pour la doctrine et rare cognoissance qu'il avoyt de toutes langues, mesmement de la latine.* Paul Jove, et un grand nombre d'auteurs contemporains, l'ont loué en leurs ouvrages.

Jacques Bourbon de Bar-sur-Aube, neveu du fameux Jean-Nicolas Vulteïus de Reims, l'ont honoré de leurs vers pendant sa vie ou après sa mort. Paulus Melissus, dit Sendius, appelé *le cygne de la France* par Jacob Boissard, n'en dit que du bien.

L'auteur d'un éloge de Rabelais, écrit en latin, et demeuré manuscrit, a pris soin de compter le nombre des amis et des admirateurs de Rabelais; il en a trouvé deux cents, parmi lesquels figure ce fameux Guillaume Postel, qui préférait la conversation de Rabelais à toute autre, et qui, dans une lettre adressée au cardinal du Bellay, le loue de la protection qu'il accordoit à l'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua*.

Pendant long-temps on a dit à Paris, quand on vouloit faire quelque partie de plaisir: « Allons à Meu-« don; nous y verrons le château, la terrasse, les « grottes, et M. le curé, l'homme du monde le plus « revenant en la figure, de la plus belle humeur, qui « reçoit le mieux ses amis et tous les honnêtes gens, « et du meilleur entretien. »

Rabelais a, comme on sait, deux réputations: celle d'un bon plaisant plein de philosophie, et celle d'un bouffon ivrogne et grossier, toutes les deux méritées presque également. Peu d'écrivains se sont plus moqués des ridicules attachés aux abus qui de son temps désoloient la France, et ont continué à la ravager plus de deux siècles après lui, en ne faisant que changer de forme. Rabelais, en sa qualité de médecin, crut avoir trouvé dans la plaisanterie le meilleur remède aux maux de ses contemporains; mais la dérision à laquelle il a livré les absurdités monacales, cléricales, pontifi-

cales, féodales, fiscales, judiciaires, parlementaires, ne servit qu'à égayer les Français dans leurs calamités, à les faire rire au cabaret ou dans les orgies domestiques. C'est après avoir répété ou parodié ses plaisanteries sur les papegots, cardingots, moinegots, qu'ils envoyoient acheter à Rome le droit d'épouser leurs cousines, qu'ils devenoient les instruments d'un cardinal de Lorraine, d'un Duperron, d'un Pellevé, et qu'ils suivoient les moines en procession pour remercier Dieu du succès de la Saint-Barthélemi. Tel noble ou bourgeois bien joyeux, bien goguenard, qui savoit Rabelais par cœur, finissoit par déshériter sa femme et ses enfants, pour donner sa terre aux moinegots ou aux moines les plus moinants de toute la moinerie. C'était le bon temps, le siècle de bonhomie, de la vraie gaieté française. On conçoit qu'il y eût des gens qui devoient trouver cela très gai.

Le *Gargantua* est un roman historique, philosophique et satirique; c'est le premier de ce genre qu'on ait écrit dans notre langue. Rabelais y fait, pour ainsi dire, passer sur la scène comique tous les ordres de l'état, toutes les conditions de la vie, et amuse ainsi aux dépens de l'espèce humaine tout entière : *Irridendi artem homines amplexus*, dit le grave et profond de Thou, *democriticâ libertate et scurrili interdùm dicacitate scriptum ingeniosissimum fecit, quo vitæ regnique cunctos ordines quasi in scenam sub fictis nominibus produxit, et populo deridendos propinavit.* Cela est si vrai, qu'il en existe une édition intitulée ainsi : *les OEuvres de maistre François Rabelais, ou Histoire satirique de son temps, sous les noms de Gar-*

gantua, Pantagruel, Panurge, etc. Amsterdam, 1663, 2 vol. in-12. C'est sur-tout dans ses prologues qu'il révèle le secret et le but de son roman. Mais on auroit tort de penser qu'il n'a dû le grand succès de son ouvrage qu'à cette hardiesse plus que cynique qui n'a rien épargné : elle n'a pu être un attrait jusqu'ici que pour la malignité de ses contemporains, peut-être même que pour un petit nombre d'amis qui avoient la clé de ses allusions; et puisque cet ouvrage, qui commença de paroître en 1535, jouit encore de la même réputation, on ne doit en chercher la cause que dans l'extrême gaieté de l'auteur,

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,

dans sa morale fine et ingénieuse, dans sa manière, qui est pleine d'agrément, dans la variété de ses connoissances, enfin dans un talent merveilleux « pour ne « dire qu'à demi-mot mille choses qui, peu comprises « d'abord, donnent pourtant une extrême envie d'être « entendues [1]. » C'est par là que, malgré les obscurités, les obscénités et les allusions bouffonnes à plusieurs passages de l'Écriture sainte, il a su plaire aux esprits qui avoient le plus de droit d'être difficiles : ils ont pensé sans doute qu'elles devoient être rejetées sur la grossièreté de son siècle, où les prédicateurs mêmes s'exprimoient d'une manière très indécente, et qu'il ne les avoit employées que pour faire croire à la plupart de ses lecteurs qu'il n'avoit d'autre dessein, comme il le dit lui-même, en plaisantant, dans son

[1] Le Duchat, dans sa préface.

épître au cardinal de Châtillon, que de fournir aux malades de quoi s'amuser et se distraire de leurs maux. C'est aussi le jugement qu'en a porté un critique rigide, l'*inclément* Clément, dans sa seconde lettre à Voltaire.

« Despréaux disoit de lui : *C'est la raison habillée en masque ;* et jamais on ne l'a mieux défini. Molière en a imité différents endroits dans ses comédies. Racine a fait passer quelques unes de ses plaisanteries contre les sergents, dans ses *Plaideurs*. La Fontaine est celui qui en faisoit le plus de cas, et qui l'a le plus étudié [1] ; aussi lui doit-il plusieurs contes, une quantité inconcevable de tournures vives, d'expressions heureuses, de traits naïfs. Rousseau en a pris le sujet de plusieurs épigrammes, et avoit pour lui une estime particulière.[2] « Personne, disoit-il, n'a mieux connu les richesses et « l'énergie de la langue françoise, et n'en a su si bien « tirer parti que Rabelais. » Voltaire lui-même [3], qui l'a

[1] La Fontaine s'est dit lui-même le disciple de *maître François*.

[2] J.-B. Rousseau et Chaulieu l'appeloient *gentil maître François*.

[3] Dans sa lettre à la marquise du Duffant, du 12 avril 1760, Voltaire dit qu'il savoit son roman presque par cœur, qu'il le relit toujours avec un très-grand plaisir, parce qu'il est la peinture du monde la plus vive, et qu'il se repent d'en avoir dit autrefois trop de mal. L'injustice de Voltaire envers Rabelais et de quelques autres détracteurs a inspiré deux mots énergiques. « Quiconque a lu Rabelais, dit Mercier (*Tableau de Paris*, tom. II, pag. 252), et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appelât-il Voltaire. »

« Pourquoi, depuis environ 50 ans, dit M. Eusèbe Salverte, Rabelais trouve-t-il moins de lecteurs qu'autrefois...? Voltaire, répondrai-je, a égaré sur ce point l'opinion d'une classe nombreuse, qui, en jugeant d'après lui, a souvent raison, mais non pas cette fois-ci. Il ne relève que les défauts de Rabelais, et c'est pour les exagérer ;

appelé *un philosophe ivre*, lui doit quelques traits heureux de son *Pauvre diable*. Enfin La Bruyère, qui l'a jugé sévèrement, a dit de lui : « Où il est bon, il va « jusqu'à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets « des plus délicats. »

« On est quelquefois étonné de la profondeur de ses pensées, de la sagesse de ses réflexions, et même de la vigueur de son éloquence ; il semble qu'il ait affecté une extrême folie pour faire passer plus aisément des choses extrêmement raisonnables, qui auroient pu offenser les esprits foibles et grossiers de son temps. Non seulement Rabelais est l'esprit le plus gai qui ait jamais existé, mais à travers ses bouffonneries on rencontre une infinité de plaisanteries excellentes : c'est un modèle pour la manière de conter, et pour l'art de faire sortir le ridicule des choses les plus sérieuses. Peut-être, au temps de Molière, eût-il tiré le même parti que lui de son talent et de son génie. »

Deux autres critiques, d'une aussi grande autorité, viennent tout récemment encore de le juger presque aussi favorablement.

« Il a existé, dit M. Ch. Nodier, le plus sévère des deux (dans le *Journal des bonnes lettres* du 15 juin 1822), un philosophe qui avoit approfondi toutes les connoissances de son siècle, qui s'étoit fait en peu d'années

il feint de ne pas apercevoir la finesse et l'énergie qui éclatent à toutes ses pages, et le réduit dédaigneusement au mérite léger d'avoir écrit trois ou quatre jolis contes. Révolté de cette injustice, et la rapprochant des nombreux emprunts que Voltaire a faits à Rabelais, un épicurien disoit : *C'est un gourmand qui crache au plat pour en dégoûter les autres.* »

une renommée classique, qu'on cite presque toujours le premier parmi les hommes ingénieux et parmi les hommes doctes, et qui peut être regardé comme le plus universel et le plus profond des écrivains des temps modernes, avec Érasme et Voltaire, qui n'ont été ni aussi profonds ni aussi universels que lui. Cet auteur n'est connu dans la littérature que par un roman extravagant, qui ne se distingue, aux yeux du vulgaire, des jeux de l'imagination du moindre imitateur de Pétrone et de Lucien, que par un cynisme d'expression plus audacieux, une licence de pensées plus désordonnée, une satire qui étonne et qui révolte. Ce roman et cet auteur sont immortels. J'ai annoncé Rabelais.

« Quand le *Gargantua* parut, les jugements que l'on en porta furent variés comme l'organisation et les facultés des lecteurs. Les libertins y cherchèrent ce qui pouvoit flatter leurs goûts ; les novateurs, ce qui paroissoit favorable aux révolutions qu'ils essayoient dans la discipline de l'Église, pour arriver à l'institution politique ; les esprits caustiques, des allusions personnelles... Un politique mécontent y trouva l'histoire de France, et un souffleur ruiné le secret de l'alchimie... Je suis loin d'avancer cependant que le succès de l'ouvrage de Rabelais fut un triomphe de parti ; j'oserois même assurer qu'à part François I[er], Marguerite de Valois, du Bellay, Châtillon, Clément Marot, Dolet, et un très petit nombre d'autres contemporains, fort peu de personnes s'avisèrent des véritables intentions de l'écrivain, et que celles qui étoient les plus intéressées à leur résultat y attachèrent fort peu d'importance.

« Jamais le cynique le plus résolu ne fit mieux lui-même les honneurs de ses défauts et de ses ridicules; il n'est nulle part plus satirique et plus sanglant que dans la critique de lui-même. Il est théologien, philosophe, médecin, jurisconsulte, poëte; et il n'y a point de cruelles plaisanteries qu'il ne prodigue aux poëtes, aux jurisconsultes, aux médecins, aux théologiens, aux philosophes. Docteur à Montpellier, il apprend le septicisme à Molière, quand il s'agit de la science d'Hippocrate. Avocat, conseiller, diplomate dans les cours, il livre la justice au caprice des dés du bon-homme Bridoye, ou à l'interprétation arbitraire de Pantagruel. Logicien, il réduit toutes les démonstrations philosophiques à la pantomime de Panurge. Moraliste et observateur, il voit toutes les connoissances humaines dans les rêves insensés d'*Entéléchie*.... De tous les hommes qui ont existé jusqu'à lui, *Rabelais* est l'homme que *Rabelais* sacrifie le plus volontiers au plaisir de ses lecteurs. Rien ne lui coûte pour faire naître sur leurs lèvres un sourire de gaieté... Il fait du françois; ou, pour mieux dire, il fait le françois, il se moque des inventeurs de mots. Il sait toutes les langues alors connues, et il couvre de sarcasmes les esprits ingénieux qui cherchoient à nous enrichir de tours, d'expressions empruntées, mais appropriées à notre langue. Enfin il se joue même du langage moral des peuples, il rit de leurs scrupules, il arbore hautement, sous la double faveur de l'autel et du trône, l'étendard de cette guerre inattendue contre le trône et l'autel; et il se trouve un cardinal qui le protège, un roi qui l'approuve, et un pape qui le bénit, à l'époque même où l'infortuné Dolet

expioit sur l'échafaud une phrase équivoque, et où Bonaventure des Périers, victime d'une interprétation forcée d'un livre presque inintelligible, étoit réduit au suicide par la persécution. »

« C'est ainsi, dit l'autre critique (M. Guizot, *Annales d'éducation*) en parlant de Rabelais, qu'Aristophane, en se moquant à-la-fois des sophistes, des dieux et de Socrate, disoit sur les sophistes et les dieux ce que Socrate ne put insinuer sans être condamné à boire la ciguë. La persécution s'est étendue quelquefois jusque sur ceux qui faisoient rire; mais plus souvent ils ont obtenu grace par la protection de ceux qui avoient ri : quand tout est absurde dans le monde, le seul moyen de rester raisonnable, c'est de consentir à se donner pour fou. La gaieté paroît toujours légère, et ceux qui semblent se jouer de la vérité même obtiennent plus aisément la permission de la dire. Rabelais, après avoir mené une vie fort peu régulière, divertit, par un livre fort peu dévot, un cardinal, un roi qui croyoient devoir persécuter les hérétiques; et le cardinal et le roi le défendirent contre ceux qui l'accusoient d'hérésie. »

« Rabelais, dit l'auteur des Maximes du prisonnier de Sainte-Hélène, imita le premier Brutus, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance des Tarquins. »

En effet, ce qui étonne le plus quand on a lu Rabelais, et quand on voit dans l'histoire le grand nombre de victimes que le fanatisme a immolées sous un roi qui disoit qu'il feroit mourir ses propres enfants s'ils étoient hérétiques, et qui laissa brûler comme tel le fameux Dolet, qui passoit pour son fils naturel, c'est

que, sous un voile transparent, ce nouveau Démocrite se soit moqué impunément des abus, des erreurs et des ridicules de son temps. Il doit cette impunité à sa gaieté et à son adresse, comme l'a très bien exprimé Estienne Pasquier dans ces deux vers :

> Sic homines, sic et cœlestia numina lusit,
> Vix homines, vix ut numina læsa putes.

« Je ne comprends pas, dit l'ingénieux et malin auteur du *Marquis d'OEdipe*, en parlant de la dénomination de *jans-pil-hommes*, que ce fol de Rabelais dounoit aux *gentils-hommes*, seigneurs de paroisse ; je ne comprends pas comment ce moine défroqué, ce prêtre si incrédule, cet écrivain si hardi, a pu être si avant dans les bonnes graces des plus grands rois, des plus saints pontifes, des plus savants cardinaux et des plus puissants seigneurs. Cet homme étoit sorcier, ou les estomacs de ces temps-là étoient plus robustes et digéroient de plus gros morceaux ; autrement la police correctionnelle n'auroit été occupée que de Rabelais, et il auroit cuvé son vin et passé sa gaieté dans les préaux de la Force et de Sainte-Pélagie, malgré « tout son art « de ne dire qu'à demi-mot mille choses qui, peu com- « prises d'abord, donnent pourtant une extrême envie « d'être entendues. »

C'est la difficulté même de les entendre qui a piqué la curiosité des deux nouveaux éditeurs ; car Rabelais, comme dit l'abbé de Marsy, a éprouvé le sort dont sont menacés tous les auteurs qui écrivent dans une langue vivante. Le *Gargantua*, qui étoit autrefois dans les mains de tout le monde, n'est aujourd'hui entendu

que d'un petit nombre de lecteurs, tant son langage a vieilli dans l'espace de trois siècles; d'ailleurs les allégories répandues dans ce roman, et relatives pour la plupart au temps où il écrivoit, ont perdu beaucoup de leur clarté, à mesure qu'on s'est éloigné des temps et des événements qui ont donné lieu à ses ingénieuses fictions. Le but de cette nouvelle édition est donc d'éclaircir Rabelais à ces deux égards, c'est-à-dire d'aplanir les difficultés qui se rencontrent dans son langage, et de dévoiler les mystères de ses allégories. Il veut lui-même, dans le prologue du livre I[er], *qu'on rompe l'os pour en sucer la moelle*. C'est pour en épargner la peine aux lecteurs que les deux nouveaux éditeurs l'ont prise eux-mêmes : ils ont rompu l'os, et ils leur en offrent la moelle.

Outre le Gargantua et le Pantagruel, et les pièces ordinaires, qui sont la Pronostication pantagruéline, la Crême philosophale, l'Épître du Limousin, les deux Épîtres à deux vieilles de mœurs et d'humeurs différentes, et les Lettres à l'évêque de Maillezais, cette édition contient plusieurs pièces *inédites*[1].

1° Les Songes drolatiques de Pantagruel, avec l'explication historique en regard de chacune des cent vingt caricatures des principaux personnages du Gargantua et du Pantagruel, qui composent cet ouvrage posthume et fort rare, publié en 1565 d'après les dessins de Rabelais;

2° Une Épître en vers à Jean Bouchet, et la réponse de ce dernier, aussi en vers;

[1] Nous comprenons dans ce mot les pièces qui ne font partie d'aucune édition des œuvres de Rabelais.

3° Cinq autres Épîtres, dont quatre dédicatoires, en latin, tirées des divers ouvrages qu'il a publiés, adressées, l'une à André Tiraqueau, en 1532, l'autre à Bouchard, maître des requêtes, dans la même année, la troisième à son illustre patron, Jean du Bellay, en 1534, la quatrième à Bernard de Salignac, en 1542.

4° Une épigramme latine à Étienne Dolet, sur le *garum*.

Notre Édition est en outre enrichie d'une vie de l'auteur, des deux priviléges de François Ier et de Henri II pour leur impression; d'un tableau comparé des différentes clés, et d'un nouveau commentaire historique et philologique, tant pour l'intelligence des personnes allégoriques et des allusions satiriques à l'histoire de son temps, que pour celle du texte: auquel on a ajouté les remarques de Le Duchat, de La Monnoye, de Ménage, d'un mémoire *inédit* du savant Dupuy, de Bernier, de Le Motteux et de son traducteur de Missy, de l'abbé de Marsy, de l'abbé Perau, de Voltaire, de Ginguené, de l'auteur des paradoxes du capitaine Barole, de l'Alphabet de l'auteur françois qui renferme celles du 4e livre, publiées en 1553 et attribuées à Rabelais, des éditeurs de 1752 et de 1820, de MM. Eusèbe Salverte et Guizot, et d'un autre savant distingué qui nous a ouvert les trésors de son porte-feuille et de sa bibliothèque, et qui veut rester inconnu, etc., etc.; ce qui en fait véritablement une édition *variorum*, à la manière des éditions des auteurs latins, si justement estimées et recherchées. Cette méthode n'avoit point encore été imitée, au moins aussi complètement, pour nos auteurs françois anciens ou classiques. Elle est cependant bien

nécessaire pour un auteur aussi obscur que Rabelais, sur-tout quant à l'intelligence des personnages, des allégories, et des allusions, puisqu'elle a l'avantage d'offrir les différentes explications qui en ont été données, et de mettre le lecteur à portée de les comparer, de les discuter, et de choisir entre elles.

Ainsi, cinq avantages distinguent notre édition de toutes les autres :

1° Les deux nouveaux éditeurs ont expliqué plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'ici les mots les plus difficiles et les endroits les plus obscurs, et souvent rétabli le texte, qui avoit été altéré faute de l'entendre.

2° Ils ont mis en tête de chaque chapitre un commentaire ou sommaire historique, et au bas du texte, les notes philologiques, c'est-à-dire grammaticales, biographiques, bibliographiques, mythologiques et critiques ; ils y ont joint celles de tous les commentateurs qui les ont précédés, et ont placé au chapitre qu'elles concernent celles même de ces remarques qui étoient alphabétiques, comme celles de Dupuy, de l'alphabet de l'auteur, et celles des éditions de 1752 et de 1820, ou qui étoient imprimées séparément du texte, comme celles de Le Motteux, de Bernier, de Ménage, etc., etc.

3° Ils se sont sur-tout appliqués à faire un commentaire historique complet et suivi ; à retrouver dans les mémoires du temps les vrais personnages historiques, grands ou petits, que Rabelais a mis en scène sous des noms burlesques ; à donner la clé de ses nombreuses allusions, devenues de plus en plus énigmatiques, et par la nécessité où étoit l'auteur de se couvrir du voile

de l'allégorie, et par le laps du temps; tandis que Le Duchat ne s'en est nullement occupé dans son commentaire, qui n'est que grammatical; que Le Motteux s'est égaré de prime abord dans cette voie périlleuse, et s'est évidemment fourvoyé de plus en plus, à mesure qu'il s'est avancé; que son commentaire a d'ailleurs été fait trop à la hâte pour qu'il rencontrât juste; tandis que de Marsy, qui a été moins malheureux pour quelques personnages, n'a formé qu'un petit nombre de conjectures, et n'a fait que trop peu de recherches pour les justifier.

4° Ils sont parvenus à expliquer, par l'histoire des trois règnes sous lesquels l'auteur a vécu, d'une manière, ce nous semble, à obtenir le suffrages des critiques les plus difficiles, le poëme des *Fanfreluches antidotées*, sur lequel aucun commentateur n'avoit osé avant eux hasarder des conjectures un peu suivies, et, malgré l'espèce d'anathême que Le Duchat et le dernier éditeur avoient lancé, avec trop de présomption, contre ceux qui tenteroient de le faire.

5° Ils ont les premiers encore rattaché au texte du Gargantua et du Pantagruel les caricatures des *Songes drolatiques*, où l'on admire le cachet de l'auteur, sa folie et son originalité, jointes à l'esprit et à la malignité du burin de Callot, et où l'on voit reparoître, sous les figures les plus grotesques, tous les personnages, tant réels qu'allégoriques, de ces deux romans; ils ont prouvé que les sujets en étoient tirés, et qu'elles servoient comme de pièces justificatives à leur commentaire historique, qui révèle enfin au grand jour ce qui étoit resté jusqu'ici couvert, sinon d'un voile épais,

au moins d'incertitudes. Ils ont démontré que sous les noms de Grandgousier, de Gargantua, de Pantagruel, du frère Jean des Entommeures, de Panurge, de Bringuenarilles, du grand dompteur des Cimbres, de Gargamelle, de Badebec, de la grande Jument, de la fée Morgue, etc., etc., Rabelais avoit mis en scène Louis XII, François I[er], Henri II, le cardinal du Bellay, le cardinal de Lorraine, Charles-Quint, le pape Jules II, Anne de Bretagne, Claude de France, Diane de Poitiers, la belle Féronnière, etc., etc. Ces révélations, toutes puisées dans des sources historiques plus ou moins connues, et appuyées de citations exactes, doivent donner l'intérêt de la malignité et même de la nouveauté aux Œuvres de Rabelais, en mettant tous les lecteurs à portée d'en sentir toutes les allusions et tout le sel. Sénèque avoit donc bien raison de dire : *Veniet dies qui conditam et sæculi sui malignitate compressam veritatem publicet; venient qui sine offensâ, sine gratiâ judicent.* (EPIST. 79.)

LES
SONGES DROLATIQUES
DE PANTAGRUEL.

LES SONGES
DROLATIQUES
DE PANTAGRUEL,
OUVRAGE POSTHUME,
AVEC L'EXPLICATION EN REGARD.



A PARIS
CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M. DCCC. XXIII.

LES SONGES DROLA-TIQUES DE PANTAGRUEL,

ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais : et derniere œuvre d'iceluy, pour la recreation des bons esprits.



A PARIS,

Par Richard Breton, Rue S. Jaques, à l'Escrevisse d'argent.

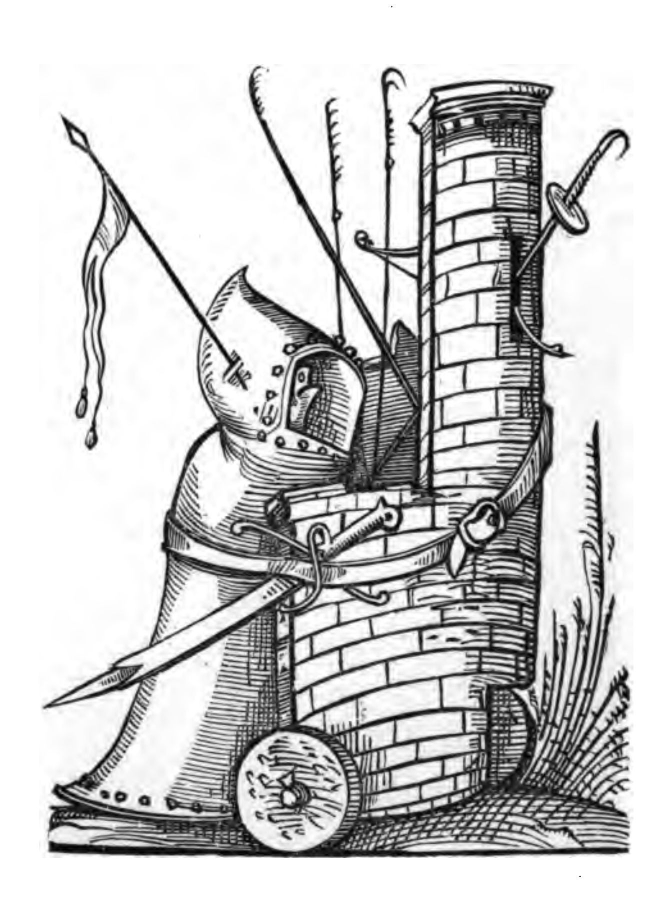
M. D. LXV.

AU LECTEUR, SALUT.

LA grande familiarité que j'ay eue avec feu François Rabelais m'a incité (amy lecteur) voire contraint de mettre ceste derniere de ses œuvres en lumiere qui sont, les divers Songes drolaticques du tres-excellent, mirificque Pantagruel: homme jadis tres-renommé à cause de ses faicts heroiques, comme les histoires tresplusque veritables en font des discours admirables: qui est la principale cause que je n'ay (pour eviter prolixité) voulu en faire aucune mention, ains seulement je certifiray, comme en passant, que ce sont figures d'une aussi estrange façon qu'il s'en pourroit trouver par toute la terre, et ne croy point que Panurge en ait jamais veu ne cogneu de plus admirables es pays ou il a faict n'agueres ses dernieres navigations. Or quant à vous faire une ample description des qualitez et estats, j'ay laissé ce labeur à ceux qui ont versé en ceste faculté et y sont plus suffisans que moy : voire pour en décla-

rer le sens mistique ou allegorique, aussi pour leur imposer les noms, qui à chacun seroit convenable. Je n'ay semblablement trouvé bon de faire un long preface pour la recommandation de ce present œuvre, cela est à faire à ceux qui veulent faire voler leur renommee parmy l'univers : car comme on dit en commun proverbe, quand le vin est bon, il ne fault point de bouchon à l'huis de la taverne. Je n'ay voulu aussi m'amuser à discourir l'intention de l'autheur, tant à cause que j'en suis incertain, que pour la grand difficulté qui se trouve à contenter tant d'esprits qui sont d'eux mesmes assez lunatiques, j'espere toutesfois que plusieurs s'y trouveront satisfaicts : car celuy qui sera resveur de son naturel y trouvera dequoy resver, le melancolique dequoy s'esjouir, et le joyeux dequoy rire, pour les bigaretez qui y sont contenues priant un chacun d'eux de prendre le tout en bonne part, l'asseurant que mettant cest œuvre en lumiere, je n'ay entendu aucun y estre taxé ne compris de quelque estat ou condition qu'il soit, ains seulement pour servir de passetemps à la jeunesse, joint aussi que plusieurs bons esprits y pourront tirer des inventions tant

pour faire crotestes, que pour establir mascarades, ou pour appliquer à ce qu'ils trouverront que l'ocasion les incitera, voila à la verité qui m'a en partie induit ne laisser evanouir ce petit labeur, te priant affectueusement le recevoir d'aussi bon cueur qu'il t'est présenté.



1.

I.

Ce frocard, vêtu, comme aux n[os] VII et XIV, de la cloche, grand attribut de *l'isle sonnante*, c'est-à-dire de l'église romaine[1], ayant en tête l'enseigne de chef militaire, et le sabre au côté, à genoux devant une forteresse à créneaux, en forme d'un prie-dieu à roulettes, avec lequel il paroît identifié et ne faire qu'un même corps, étant ceint d'une même ceinture bouclée, est le pape Jules II, auquel la forteresse de la Mirandole, ornée d'attributs militaires, sert d'oratoire. C'est une allusion à son hypocrisie et au siége de cette ville, qu'il fit dans les rigueurs de l'hiver, à l'âge de soixante-dix ans, et dans laquelle il entra par la brêche. Ce pape est le grand vainqueur des Cimbres, des Fanfreluches antidotées, voyez liv. I, chap. II, stroph. I, note 3, dont Rabelais parle ainsi:

Voici venir le grand dompteur des Cimbres, etc.

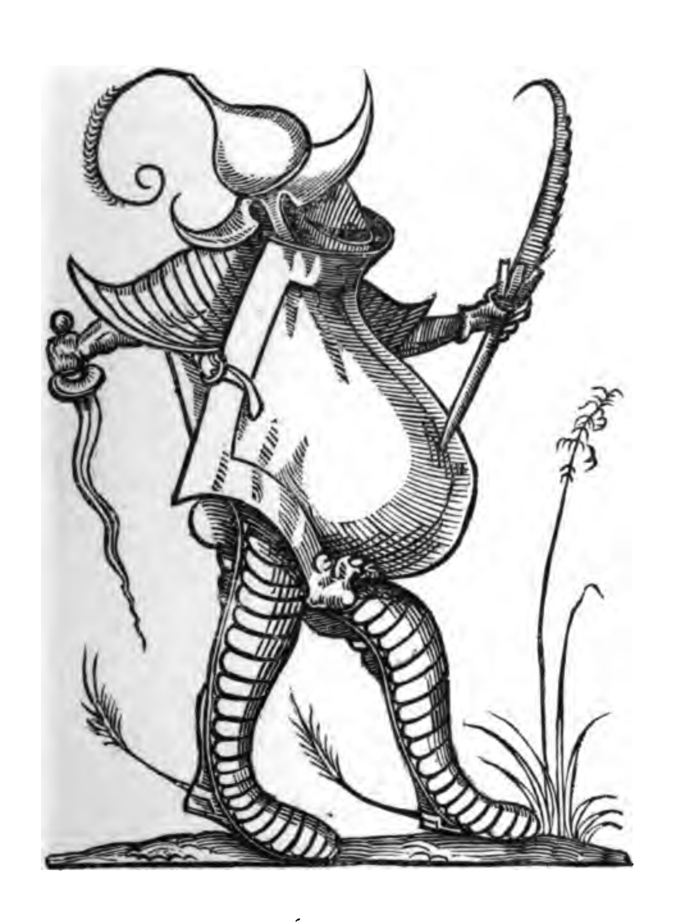
Ce prie-dieu roulant et en forme de forteresse montre clairement qu'il rouloit, pour ainsi dire, avec lui l'oratoire et l'autel jusque dans ses expé-

[1] Voyez notre Commentaire historique du chapitre XVIII, p. 433, et le n° XIV.

ditions militaires. Qui le croiroit? un missionnaire célèbre par son éloquence fougueuse vient de réaliser cette idée burlesque, sans connoître peut-être l'ingénieuse caricature des Songes drolatiques. Il a fait construire une chaire roulante qu'il transporte sur les places publiques, les jours de fêtes, de foires, et de marchés, et même au milieu des cimetières. C'est de là qu'il harangue les gens de la ville et de la campagne; qu'il tonne contre la danse, contre les spectacles, et contre les biens de ce monde, qu'on ne partage pas avec les religieux, qui font vœu de pauvreté. Voyez le *Constitutionnel* du 1er août 1825. On sait que chez les anciens il y avoit deux manières de prendre les villes; c'étoit d'y entrer par des voies souterraines, ou d'approcher de leurs remparts sur des tours roulantes. C'est sans doute ce dernier moyen qui a inspiré à l'auteur des caricatures drolatiques l'idée de donner au pape Jules II une forteresse à roulettes pour prie-dieu, et au missionnaire dont nous venons de parler, l'idée non moins singulière de prêcher dans une chaire roulante.

II.

Ce chevalier, armé de toutes pièces, mais singulièrement ventru, ayant une bouteille en tête, surmontée d'une plume d'oiseau de paradis, tenant de la main droite une épée flamboyante, et de l'autre une lardoire enfilée d'un grand lardon, est ou un *oiseau gourmandeur de l'isle sonnante*; c'est-à-dire un commandeur de l'île de Malte, chevalier de l'église romaine, ou *Carême-prenant*: « C'est, dit Rabelais, le plus industrieux faiseur de « lardouaires et brochettes qui soit en quarante « royaulmes. » Voyez livre IV, chap. XXIX.



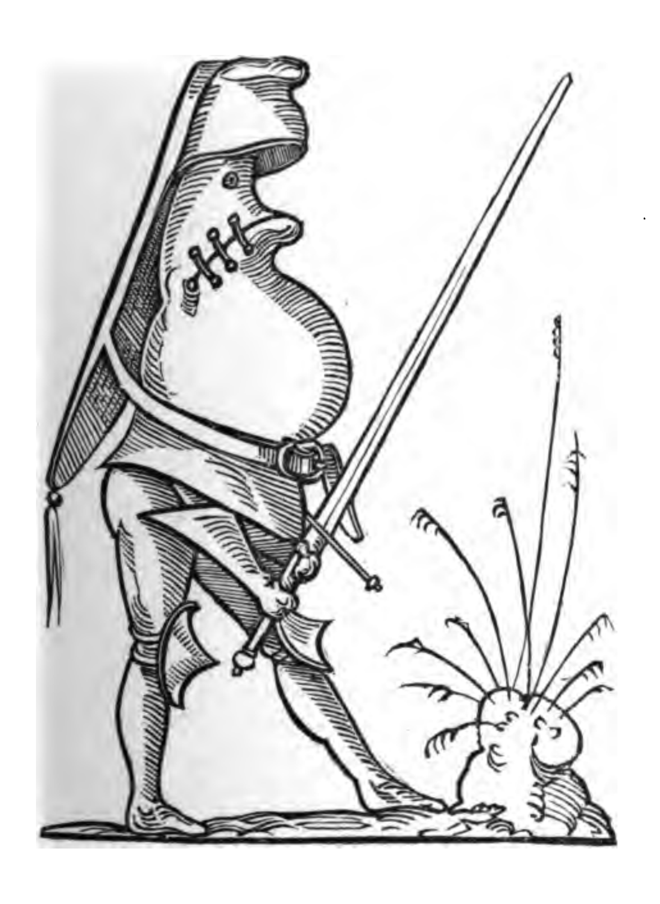


III.

Ce personnage parfaitement masqué, qui a en tête un casque à aigrette, le sabre au côté, et l'arquebuse sur l'épaule, est encore le pape Jules II. Son nez alongé, et la flamme qui sort de son monstrueux priape, figurent sa lubricité et le feu de sa tête, naturellement exaltée; son manteau ou plutôt sa chape, que le vent fait voltiger, indique aussi sa fougue et sa violence. « Je les ai vus, dit « Panurge (en parlant des derniers papes de son « temps), non en aumusse, mais armet en teste « porter, et tout l'empire christian estant en paix, « eulx seuls guerre faire felone et tres cruele... » Liv. V, chap. L. Voyez le n° XX.

IV.

Ce chevalier à gros ventre, dont la tête masquée figure celle d'un oiseau de proie, dont le bec est boutonné ou cousu, coiffé d'un capuchon terminé en forme de targe ou bouclier qui lui couvre le dos, et qui est fixée par une courroie bouclée sous son ventre, les mains munies de gantelets de joute et de la grande épée de l'ordre, et les genoux armés de genouillères, est un des *oiseaulx gourmandeurs de l'isle sonnante*, qui étoient muets et métis, et qui sont ainsi nommés à cause de la gourmandise, leur péché favori. « Ils ne chantent jamais (ces « chevaliers), dit Editue à Panurge, mais ils re- « paissent au double, en recompense. Le motif de « leur venue icy pres de vous, est pour veoir si « parmy vous recongnoistront une magnificque « espece de gaux, oyseaulx de proye terribles, non « toutesfois venants au leurre, ne recongnoissants « le guant, lesquels ils disent estre en vostre monde. « Et d'iceulx les ungs porter jects aux jambes bien « beaulx et precieux, avecques inscription aux « vervelles. » Liv. V, chap. v.





V.

Ce moine masqué est *le frere Jean des entommeures*, son costume monacal le décèle; il est dans une attitude fière et guerrière; il a le sabre au côté, il est coiffé d'un capuchon, d'une cuisse et d'une jambe de femme; ce qui signifie que, sous l'habit de moine, il unissoit l'ardeur martiale à la galanterie et aux voluptés. « Pourquoy est ce que « les cuisses d'une damoiselle sont tousjours frais- « ches? » dit-il à Gargantua, liv. I, chap. XXXIX. Il tient dans les mains une espèce de lance qui ressemble à une seringue : c'est sans doute le *baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond a plein poing*. Voyez liv. I, ch. XXVII, et le n° VI suivant. Le sujet de cette gravure doit avoir été tiré du chapitre XL, où l'on voit pourquoi les moines ont le nez plus grand que les autres, c'est-à-dire sont plus lubriques. Ici frère Jean a un nez très long et roupilleux, ou orné d'épines comme une châtaigne; et dans ce chapitre il se montre grand buveur, et dit : « Or cza a boyre, a boyre. « Apporte le fruict; ce sont chastaignes du boys « d'estrocs, avecques bon vin nouveau. Gymnaste « luy dist : Frere Jean, oustez ceste roupie qui vous

« pend on nez. Ha, ha! dist le moyne, seroys je en
« dangier de noyer, veu que suys en l'eaue jus-
« ques on nez?... Pourquoy, dist Gargantua, est ce
« que frere Jean ha beau nez? Parce, dist Pono-
« crates, que il feut des premiers a la foire des nez:
« il print des plus beaulx et plus grands. C'est par-
« ceque, dist le moyne, ma nourrice avoyt les tes-
« tins mollets... Mais guay, guay, *ad formam nasi*
« *cognoscitur ad te levavi*. Page à la humerie. »

VI.

Le personnage qui suit est encore *le frere Jean des entommeures*, mais du chapitre suivant; quoiqu'en habits ecclésiastiques, et les pieds nus, il tient en main le bâton de la croix, à laquelle pend un gland, attribut du costume des cardinaux, et ce *joyeulx petit breviaire* par la vertu duquel il parvint à assoupir Gargantua, *qui ne povoyt dormir, en façon quelconque qu'il se meit*, liv. I, chap. XLI. « Toutesfoys, a leur plaisir, feut armé de pied en « cap, et monté sus ung bon coursier, et ung gros « bracquemart au cousté. » (Voyez le n° IX.) Dans le chapitre XXXIX, Gargantua ayant fait asseoir frère Jean à table à côté de lui, Gymnaste lui dit: « Ce froc vous rumpt les espaules, mettez bas. Mon « amy, dist le moyne, laisse le moy, car par Dieu « je n'en boy que mieulx : il me faict le corps tout « joyeulx. » Il est ici prêt à se mettre en marche avec l'armée royale contre Picrochole. Il tient fort à l'habit religieux, et sur-tout à son froc. On lit dans le même chapitre : « Et armerent (les gens « de Gargantua) le moyne contre son vouloir, car « il ne vouloyt aultres armures que son froc devant « son estomach et le baston de la croix en son poing;

« prenant ce joyeulx petit breviaire au matin, dist « frere Jean, je m'escure tout le poulmon, et me « voyla prest a boyre. » Effectivement le cardinal du Bellay, le vrai frère Jean, même dans les fonctions militaires qui lui furent confiées, conserva toujours l'habit et l'extérieur de son état. On n'en demandoit pas alors, et on n'en demande pas encore davantage.





VII.

Nous voyons encore ici le pape Jules II, ayant tout le corps couvert d'une écharpe en forme de cloche, comme aux nos I et XIV, la tête coiffée d'une ruche pour tiare, d'où sort un essaim d'abeilles, et derrière le col une fraise prolongée en forme d'arc et terminée en éperon. Un petit couteau ou stylet est pendu à sa ceinture. Sur sa poitrine est une décoration en forme d'écusson. Il est chaussé de la mule papale. Sa tiare en forme de ruche, d'où sort un essaim d'abeille, signifie sans doute que la tiare est une ruche dont les prêtres et les moines sont les abeilles laborieuses qui y portent leur butin, ou fait allusion au trait suivant :

Les Génois étant révoltés contre Louis XII en 1506, il repassa les monts la même année, les défit et entra dans leur ville le sabre à la main. Il avoit pris ce-jour-là une cotte d'armes, sur laquelle étoient représentées des abeilles voltigeant autour d'une ruche avec ces mots, *non utitur aculeo;* il ne se sert point d'aiguillon. En effet il étoit rentré en vainqueur et il pardonna en père. C'est le triomphe de Louis XII son ennemi, et la clé-

mence qu'il fit paroître en cette occasion, qui font tirer ici la langue de dépit au pape Jules II.

VIII.

Ce personnage en costume religieux, à tête d'âne fortement bridée, coiffé d'un chapeau d'évêque ou de cardinal, ou d'un plateau, surmonté d'une bouteille ou d'un vase enflammé, symbole du zèle et de la foi; marchant à rebours et sans souliers par esprit de pénitence, faisant de la main gauche le geste de la bénédiction, et tenant des verges de la droite, est le portrait de *Carême-Prenant,* dont Rabelais parle en plusieurs endroits de son roman, comme d'un hypocrite et d'un âne, en ce qu'il se livre exclusivement aux pratiques de dévotion. « Mieulx vault jouer aussy « quelque villageoys personnage, dit-il dans le « Prologue du livre V, qu'estre mis au rang de « ceulx qui ne servent que de nombre..., chau-« vant (c'est-à-dire dressant) des oreilles comme « un asne d'Arcadie, au chant des musiciens... » Le support à roulettes qu'il a sous le nez, et sur lequel il s'appuie pour marcher, marque la lourdeur de sa tête. Il a les pieds tournés en sens contraire, pour désigner l'allure antiphysique que Rabelais donne toujours au carême.





3.

IX.

Ce grand et vigoureux personnage à tête rase, comme un moine, à pieds d'oiseau de proie, tenant un épervier sur le poing et un poignard de l'autre, dans l'attitude d'un chasseur, quoique portant une robe ecclésiastique et un chapeau de cardinal à la ceinture, est *le frère Jean des entommures,* grand chasseur, comme l'étoit le cardinal du Bellay, le vrai frère Jean, puisqu'il dit lui-même, liv. I, chap. XL, « en depeschant nos matines et anniversaires au cueur, ensemble je foys « des chordes d'arbaleste, je polys des matras et « guarrots, je foys des retz et des poches a prendre « les connins, etc. » Voyez le roman des trois fêtes données par M. le cardinal Jean du Bellay au roi François Ier, au château de Saint-Maur-des-Fossés. *Bibliothèque des Romans,* XVIe siècle. Le cardinal du Bellay avoit été abbé de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Vincent-du-Mans. De là le nom de *moine,* que l'auteur lui donne en maint endroit de son roman.

3.

X.

Cette caricature représente *le rotisseur turc* du livre II, chap. XIV, transpercé d'une broche par le bacha, maître de la maison où Panurge venoit d'être embroché et rôti. La broche tient encore au landier; et le rôtisseur fait effort pour l'arracher de son corps. Voici comme Panurge raconte lui-même l'aventure, et l'endroit précis d'où cette caricature est tirée. « Le bon feut que le feu que « j'avoys jecté au giron de mon paillard roustis- « seur luy brusla tout le penil, et se prenoyt aux « couillons... Mais le maistre de la maison ouyant « le cry du feu, et sentant la fumee de la rue ou il « se pourmenoyt avecques quelcques aultres bas- « chats et masafiis, courrut tant qu'il peut y don- « ner secours. De pleine arrivee, il tire la broche « ou j'estoys embroché, et tua tout roisde mon « roustisseur, dont il mourut la, car il luy passa « la broche peu au dessus du nombril vers le flanc « droict. »





XI.

Ce personnage rencoquillé, dont les bras sont passés sous un mantelet, en jupon plissé et retroussé par devant, et à la tête de chouette, qui est un oiseau de nuit naturellement larron, est la *chevesche* que Panurge aperçut sous la cage de Papegaut, et à la vue de laquelle il se démena comme s'il s'étoit vu déja livré aux sangsues de la cour de Rome, dit Le Duchat. « Panurge restoyt « en contemplation de Papegaut et de sa compai- « gnie, quand il apperceut au dessoubs de sa caige « une *chevesche:* adoncques s'escria, disant: Par « la vertus Dieu, nous sommes icy bien pippez.... « Il y a par Dieu de la pipperie, fripperie, et rip- « perie (*volerie*) tant et plus en ce manoir. Regar- « dez la ceste *chevesche*... Parlez bas, de par Dieu, « dist Editue, ce n'est mie une *chevesche,* il est « maasle, c'est ung noble *cheveschier.* » Rab., liv. V, chap. VIII. Voyez encore cette chevesche n°s XXI et XXVIII. Elle est coiffée, comme la folie, d'un bonnet à deux pointes ou d'une mître.

XII.

Ce personnage encapuchonné, qui tient un poisson de chaque main, l'un par la queue, l'autre par la tête enfilée dans un anneau, est *le grand Benius* (*sanctus Benedictus*), roi de l'île des Esclots (des sandales ou porte-sandales), *lesquelz ne vivent que de souppes de merlus*, à cause du maigre perpétuel qu'ils doivent observer. Il a l'habit de l'ordre et des souliers à la poulaine d'une longueur démesurée, pour indiquer que c'est un chef d'ordre. Voyez tome III, pag. 69, et le n° XIX des Songes. Les ciseaux qu'il porte à sa ceinture sont l'emblème des abstinences de la chair ou du priape; ils remplacent évidemment *le rasoir tranchant* que Rabelais donne à tous les religieux de l'ordre, « lequel ilz esmouloyent deux fois par jour et « affiloyent trois fois la nuit. » Les longues manchettes qui pendent à ses manches, découpées en feston, et qui sont terminées par un gland, indiquent les goûts antiphysiques du personnage. Voyez n° VIII. On devine aisément que le masque qui lui couvre la figure est celui de l'hypocrisie.





4.

XIII.

Cet homme, en habits ecclésiastiques, ayant le chapelet à la ceinture, un soulier dans un pied et la mule papale dans l'autre, portant un casque à visière fendue figurant la mitre, et orné d'une plume d'oiseau de paradis, tenant le sabre de la main gauche et ayant la main droite passée dans l'ouverture de sa poche, est le cardinal de La Rovère, du titre de saint Pierre-ès-liens (depuis Jules II), marchant d'après les ordres du pape Sixte IV, son oncle, contre les Cimbres ou les révoltés de l'Ombrie, dont il triompha. C'est de lui que Rabelais dit dans la première strophe de ses Fanfreluches antidotées :

Voici venu le grand dompteur des Cimbres, etc.

Le fier priape qu'il montre annonce sa lubricité et la vigueur de l'âge où il étoit alors. Sa bouche énorme marque son ambition dévorante. Voyez le n° III et nos remarques sur la première strophe.

XIV.

Ce frocard, parfaitement masqué, affublé d'un pot en tête surmonté de deux étendards, désignant à-la-fois un chef ecclésiastique et un chef militaire, monté sur des pieds largement pattés, comme le dit Rabelais, liv. IV, chap. XLI, armé d'un sabre en sautoir, et vêtu, comme aux n[os] I et VII, d'une cloche qui est ici jointoyée en pierres de taille, et sur le bord de laquelle on lit à rebours le mot ORA (prie), symbole de l'île sonnante ou de l'église romaine, est le pape Jules II. Les oiseaux armés et enfroqués qui composent sa garde ne laissent point de doute sur cette interprétation.





XV.

Cette femme en habits pontificaux, et coiffée d'une *galeverdine* ou amict, tenant en main une verge surmontée d'une sphère céleste, et faisant de l'autre le geste de l'admonition que marque aussi sa figure, ayant un couteau pendu à sa ceinture, est la *noble pontife Bacbuc* des chapitres XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, et XLVII, du livre V, faisant ses adieux, et donnant ses avertissements à Pantagruel et à ses compagnons en ces termes: « Allez, amys, en protection de cette sphère intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, «et n'ha en lieu aucun circonference, que nous «appelons Dieu.» Rabelais, liv. V, chap. XLVII. En effet, en y regardant de près, on remarque qu'elle est *encapitonnée* (coiffée) à-peu-près de la même manière qu'elle *encapitonna* Panurge lors de son initiation. Liv. V, chap. XLIII. Le couteau pendu à sa ceinture servoit sans doute à découper les beaux, gros et joyeux jambons, belles, grosses et joyeuses langues fumées que Bacbuc fit apporter à Pantagruel et ses compagnons.

XVI.

Cette hideuse et triste personne, courbée de misère et d'affliction, affublée d'une couverture grossière qui la voile presque entièrement, est *Quaresmeprenant, roi de l'isle de Tapinoys.* Voyez liv. IV, chap. XXIX. La longue discipline que tient en son bec l'oiseau de paradis perché au-dessus de sa tête, et le couteau, en forme de scie, qu'elle porte au côté, sont les symboles des macérations et retranchements du temps de pénitence. Les oies qui semblent venir la visiter figurent, dans l'esprit de l'auteur, la simplicité de ceux qui se soumettent à ses lois, et la grue renversée est l'emblème des victimes de leur crédulité. Voici ce que dit Rabelais au prologue du liv. V: « Le « monde donques ensagissant (devenant sage), « ne vouldra plus pitoyablement (pieusement) « croire au caresme... »





5.

XVII.

Ce personnage, affublé d'un capuchon qui le cache presque entièrement, portant sur sa tête un benitier, en forme d'aiguière, garni de son goupillon, du manche duquel pend un long rosaire; presque nu de la ceinture aux pieds, tenant au bout d'une canne la sainte mule du pape, surmontée de trois plumes d'oiseau de paradis, ayant la main droite levée et gantée, en signe de prédication épiscopale, est le *Caresme-prenant*. Il est presque nu, parcequ'il porte, comme dit Rabelais, *gris et froid, rien devant et rien derrière*, par esprit de pénitence. Son priape étêté et rentré est l'emblème des privations que le carême prescrit. Il a réellement les ongles des pieds *comme des vrilles*, ainsi qu'il est dit dans le livre IV, chap. XXXI.

XVIII.

Dans ce personnage à corps et à tête de poisson, avec pieds d'oiseau palmipède, tenant de la main droite un flacon ou une bouteille, de la gauche une épée, et au col le cordon d'un ordre de chevalerie, le pied gauche posé sur un éperon de chevalier, fixé à la hampe de son drapeau, on reconnoît un des *oiseaulx gourmandeurs de l'isle sonnante* du liv. V, chap. v. Rabelais lui donne un corps de poisson, par allusion au maigre prescrit par la régle, et aux caravanes qu'ils faisoient sur mer: *a cause,* dit-il, *de la marine qu'ilz hantent quelquefoys.*





XIX.

Ce personnage est le saint oiseau du livre V, chapitre VIII, le grand *Papegaut* (le pape) *de l'isle sonnante;* son costume est à-la-fois ecclésiastique et militaire, car sa monstrueuse tête d'oiseau est coiffée d'un capuchon, surmonté d'une aigrette de plumes d'oiseau de paradis; il est chaussé de poulaines à roulettes. Semblable à l'oiseau de Jupiter ou au pape qui tient les foudres spirituelles, à son rochet sont attachés en bandoulière les foudres du Vatican, dans leur étui, et on voit sortir un bout de cimeterre du bas de sa tunique, allusion au caractère guerrier de Jules II (voy. n° III ci-devant). Les trois oiseaux de paradis perchés sur une verge, sortant de sa trompe d'éléphant, figurent évidemment *ces celestes oiseaulx* du livre III, chapitre XXIV, *lesquelz journellement alimentent* (ce Papegaut) *d'ambrosie et de nectar divins.* Les foudres dont il est armé rappellent l'aigle ou l'oiseau de Jupiter de la strophe VIIe des Fanfreluches antidotées. Quant aux chaussures à la poulaine qu'il porte, voici ce qu'en dit Mézerai, *Vie de Charles VII:* « Ces chaussures avoient pardevant des becs recourbés en haut, que l'on

nommoit des *poulaines*, et par-derrière comme des éperons qui sortoient du talon; la pointe étoit longue de demi-pied pour les gens ordinaires, d'un pied pour les riches, et de deux pieds pour les princes. » Voyez le n° XXII.

XX.

A voir le personnage suivant, coiffé d'une toque à bordure d'hermine et surmontée d'une aigrette de plumes d'oiseau de paradis, affublé d'une mosette terminée en priape, qui pisse dans un bassin d'où s'élèvent cinq chapeaux de cardinal en forme de fleurs, on ne peut méconnoître le portrait, ou plutôt la caricature, du pape Jules II. Sa face hideuse annonce la dureté de son caractère. Sa jambe gauche, chaussée de la mule papale, et sa jambe droite pareillement chaussée d'un gantelet de joute et de chevalier, dont les doigts sont disposés en forme de main de bénédiction, marquent l'humeur guerrière de ce pape et l'abus odieux qu'il faisoit des choses sacrées. L'écumoire qu'il porte en guise d'épée est le grand instrument de la bonne cuisine, qu'il aimoit beaucoup; et les clefs de saint Pierre, fixées au bout d'une verge en forme de moulin à vent, et ornées d'un cordon de cardinal, achèvent de le caractériser; « Si les plaisirs de la table et de la chasse l'eussent « moins occupé, il auroit été favorable aux sa- « vants. » Il avoit aimé le vin et les femmes, dit Bayle à son article. *Gallos micturivinos* (pisse-vins) *vo-*

cârat, ajoute-t-il, *quasi immodicos vini potatores, quod mox emittendum esset : quo vitio ipse maximè laborabat*. Voyez le n° XIII.





6.

XXI.

L'oiseau de paradis, d'une taille et d'une forme élégantes, ayant le col orné de la mosette, du cordon de cardinal et de la croix pectorale, la tête couverte d'un masque de chouette, et surmontée d'une toque à aigrette de plumes d'oiseau de paradis, ayant la patte droite dans un brodequin, et tenant l'encensoir élevé de la gauche, est évidemment la *chevesche* ou dame de compagnie d'un Papegaut dont parle Rabelais, livre V, chap. VIII : « Panurge apperceut au-dessoubs de sa « caige (de Papegault) une chevesche... »

La chevesche, au propre, est l'oiseau de nuit appelé *chouette*; mais il est aisé de voir que, dans le sens de Rabelais, la *chevesche* est le *chevecier* de l'église romaine, ou la ville de Rome elle-même, qui est le chef ou la capitale de toute la chrétienté et la dame de compagnie du pape.

XXII.

Cette espèce de marmite à face humaine, de laquelle il sort un manche de cuiller à pot, ayant pour anses deux bras, dont une main tient une lardoire avec son lardon, et l'autre une écumoire, supportée par deux pieds, n'est que la figure allégorique de *Manduce* dieu des *Gastrolâtres* ou des gourmands, dont Rabelais, liv. IV, chap. LIX. parle en ces termes : *C'estoyt* (Manduce) *une effigie monstreuse... ayant la teste plus grosse que tout le reste du corps*. Ici Manduce est tout tête.





XXIII.

Ce personnage monstrueux, armé du sabre et de la hallebarde, portant un masque de peau qui le couvre de la tête jusqu'au ventre, surmonté d'une aigrette figurant des cornes de capricorne, dont le priape est terminé par une tête de bouc muselée par un anneau, duquel pend un cordon, est le grand *Pantagruel*, courant en bonnes fortunes, affublé de la peau du même bouc, et prêt à faire voir, comme il est dit de lui au VIe chap. des pronostications: « La brave entree du soleil « en Capricornus, et si plus en sçavez n'en dites « mot... » Rabelais joue ici sur le mot *capricornus*, par lequel il entend les cornes du croissant de la belle Diane de Poitiers, sa maîtresse, et entend Pantagruel, son amant, par le soleil, auquel on compare souvent les rois. L'anneau qui musèle son priape, et le cordon qui le conduit, indiquent bien que cette belle le menoit par le bout du nez. C'est en effet le portrait que Rabelais trace de Pantagruel, liv. II, chap. XXXI, en ces termes: « Car j'ose bien dire que c'estoyt le meilleur petit « bonhomme qui feult d'icy au bout d'un baston.. » et au liv. III, chap. II: « Je vous ai ja dit et encore

« redy, que c'estoyt le meilleur petit et grand bon « hommet qu'oncques ceignyt espee... »

Voyez le n° XLVI, ci-après.

XXIV.

Il me semble voir maître Jobelin bridé (liv. I, chap. XIV), pédagogue du jeune Gargantua. Cet homme en a en perfection et le costume et le maintien. Habillé d'une espèce de soutane, et affublé d'un bonnet de docteur bordé d'hermine, orné d'une plume d'oiseau de paradis, ayant même la bouche ouverte, comme dans l'exercice de l'enseignement. C'est de ce même Jobelin et de ses pareils que Rabelais dit bien plaisamment: « que leur sçavoir n'estoyt que besteries et leur « sapience n'estoyt que moufflès... » Les moufflès ou gros gants, qui lui pendent à droite et à gauche, semblent mis exprès pour figurer ce passage. L'escarcelle ou aumônier qu'il tient de la main droite annonce que ce précepteur de Gargantua (François Ier) en étoit en même temps l'aumônier.





7.

XXV.

Dans ce personnage, qui ouvre fortement la bouche et qui tient de la main droite de grands ciseaux ouverts, je vois *Pantagruel*, digne fils de Gargantua, partant pour *le combat andouillique.* Il est armé à l'avantage, pour la circonstance, puisqu'il met en évidence l'instrument du plaisir, ou le grand *Ityphalle,* comme l'appelle Rabelais. il paroît s'escrimer du fer tranchant avec lequel il coupoit allégoriquement *l'andouille au genouil,* et a pour casque un bonnet à bonnes fortunes, surmonté d'une aigrette et d'une flamme, emblêmes du feu de l'amour qui le transportoit. (Rabelais liv. IV, chap. XLI.)

Pantagruel rompoyt les andouilles au genouil, c'est-à-dire qu'il la racourcissoit du tiers environ, à l'aide d'un bourlet ou autrement, *propter membri monstruositatem.*



XXVII.

Ce personnage à bec d'oiseau de proie, portant la main droite sur le derrière de la tête, comme un furieux, et tendant la main gaûche d'une manière hypocrite et débonnaire, ayant le chapelet et le poignard à la ceinture, est encore un portrait bien ressemblant du même personnage (de *l'inquisition*).

« Bruslez, tenaillez... decoupez, fricassez, etc., « ces meschans hæreticques decretalifuges, de-« cretalicides, » etc., dit Rabelais, livre IV, chapitre LIII.

XXVIII.

Cette figure furieuse, aux cheveux hérissés, couverte d'un masque de hibou ou de chouette, est sans doute *la chevesche* ou dame de compagnie du pape. Sa taille, ses bras, ses jambes, ses pieds déliés, et sa quenouille, annoncent d'abord que c'est une femme; la mule papale qu'elle tient de chaque main, l'étole, la mosette, et la bordure d'hermine qui la distinguent; son masque effrayant percé d'une flèche à la joue, tout prouve que c'est le masque du pape guerrier Jules II.

Voir le n° XXI, ci-devant.



XXX.

Cet affreux personnage, affublé du bonnet de la folie, paré d'un long scapulaire, tenant dans chaque bras un enfant emmailloté, et dont l'un est également coiffé du bonnet de la folie, et portant dans les plis de sa robe un tas de petits magots, ses enfants, aussi affreux qu'elle, est évidemment *l'Antiphysie* du chap. XXXII, liv. IV. C'est d'eux que Rabelais dit dans ce chapitre : « Depuys « elle (*Antiphysie*) engendra les matagots, cagots, « papelards », etc.





XXXI.

Ce jeune homme qui, en retournant la tête du côté d'*Antiphysie*, a l'air d'en rire et de s'en moquer à ventre déboutonné; qui, en étendant les bras et ouvrant les mains, semble lui dire: Voyez-moi, figure ici un des enfants de Physis ou de la nature, *laquelle de tout temps est sa partie adverse.* Il montre, en lui tournant le dos, un vigoureux priape qu'il a l'air de porter loin d'elle. « Antiphysie, dit Rabelais (livre IV, chap. XXXII), louoyt et « s'efforçoyt de prouver que la forme de ses enfants plus belle estoyt et advenante que des enfants de Physis. »



XXXII.

Cette figure, affublée comme la folie, coiffée d'une mitre en forme de croissant, guindée sur une cloche, d'où elle a l'air de prêcher avec une langue si longue qu'elle pend jusqu'à terre, symbole de la longueur de ses prédications, tenant une fourche d'où pend un hareng, est sans doute le portrait de *Quaresmeprenant*, qui, à force de jeûnes et d'abstinences, rend fou et lunatique. « Le monde doncques ensaigissant..., dit Rabelais, « plus ne vouldra... croyre au caresme. »

Prologue du livre V.





XXXIII.

Voici encore *Carême-prenant* sous l'emblème d'une cruche ou d'un pot à beurre, avec le couteau nécessaire pour le couper. Au travers d'une large ouverture qu'on voit au ventre du pot, on aperçoit une figure hideuse avec un nez distinctif; il en sort aussi deux bras armés d'une torche allumée, emblème du régime incendiaire et aphrodisiaque du temps de pénitence. « Quaresmeprenant, avoyt, dit Rabelais, les reins comme ung « pot beurrier. » Liv. IV, chap. XXXI.

« Il (Carême-prenant) avoyt le nez comme ung « brodequin anté en escusson. » *Ibid.*

XXXIV.

Ce personnage, coiffé d'un bonnet de marmiton, est un musicien de *l'armee andouillique* du chapitre XXXVI, livre IV. Il est aisé de le reconnoître à tout son costume de cuisine, à la tenue de son fifre, et à la baguette de son tambourin, qui n'est qu'une écumoire.





XXXV.

Cette femme âgée, ayant les poings appuyés sur les hanches, symbole de sa puissance et de son autorité, paroissant coiffée d'une andouille *royale* ou *gigantale* (chap. XXXVI et XLII du liv. IV), mais qui ne laisse entrevoir ni pieds ni jambes, est évidemment *Niphleseth*, reine des Andouilles de l'île Farouche. Le musicien du n° précédent, qui a l'air de la suivre avec fifre et tambour, fait sans doute partie de sa musique militaire, bien magnifiquement annoncée au chap. XXXVI du liv. IV, en ces termes : « Ung gros bataillon d'aultres puis-« santes et gigantales Andouilles... marchant vers « nous au son des vezes et piboles, des gogues « et des vessyes, des joyeulx pifres et tabours, « trompettes et clayrons... »

XXXVI.

Cette figure qui porte le bras droit sur sa hanche, comme la précédente, qui tient de sa main gauche une lardoire; sur la tête de laquelle une grue à aigrette de plumes d'oiseau de paradis a l'air de couver dans le nid qu'elle s'y est fait, et ayant au cou un chapelet, paroît être également la *royne des Andouilles* ou *la Pragmatique sanction* du livre III, chapitre XXXIX.

« ... La Pragmatique sanction, dit Rabelais, « liv. III, chap. XXXIX, avecques son large tissu de « satin pers (c'est une robe ou un jupon) et « ses patenostres de jayct. » Elle paroît porter ces patenôtres en sautoir, et porte sur sa tête un fagot d'épines, emblème des austérités qu'elle prescrit.





XXXVII.

Ce personnage à traits durs et grossiers, à cheveux longs et plats, à figure niaise et bouche béante, coiffé d'un haut et ridicule bonnet, symbole de cocuage; le front proéminent et surmonté d'un cinq de carreau; botté, éperonné de longs éperons, traînant la jambe droite comme un boiteux; portant le tablier de service; ayant les deux mains dans sa ceinture, qui servoit jadis de bourse, et portant sur le bras gauche, côté du cœur, une grue à aigrette et à queue de plumes d'oiseau de paradis, est évidemment ce fameux Louis de Brezé, comte de Maulevrier, dit *le boiteux*, grand veneur de France, grand chambellan du roi, etc., mari de la belle Diane de Poitiers, qu'il céda complaisamment toute sa vie à François Ier et à Henri II, laquelle est figurée ici elle-même par la belle grue qui bécote son benêt de mari et semble le caresser; les plumes de paradis qui décorent cette grue font allusion à sa dévotion hypocrite, qui lui a fait si souvent brûler les protestants pour gagner le paradis, quoiqu'elle profitât de leurs dépouilles. Le tablier que porte son mari, et la carte de carreau qu'il a en tête, annon-

cent son service de chambellan, dont une des fonctions étoit de pourvoir à tous les jeux et menus plaisirs du roi; ses mains dans sa ceinture indiquent et son immense richesse et le fruit qu'il retiroit de ses complaisances : « En peu de « temps, dit Rabelais, feut le plus riche homme « du païs, voyre plus que Maulevrier le boi- « teulx... » Prologue du livre IV.

XXXVIII.

Ce personnage à gros ventre et à tête de cheval, tenant une flèche émoussée et empennée dans les dents, et portant une arbalète à grand ressort, emblème de la chasse, coiffé d'un bonnet à gros bourlet, comme la précédente caricature, et qui lui retombe sur le dos en figurant deux espèces de cornes, vêtu de la tête aux pieds d'un immense pantalon, chaussé de souliers à la poulaine, et le pied gauche monté sur un haut talon, est encore ce même sieur de Brezé, comte de Maulevrier dit *le boiteux*, grand-veneur de France, etc. L'auteur lui donne une tête de cheval, pour indiquer qu'il étoit l'époux de la *grande jument* de Gargantua. La flèche empennée et émoussée qui lui traverse la bouche annonce que sa femme lui passoit la plume par le bec, et qu'il n'en étoit pas blessé.





XXXIX.

Cette espèce de singe a queue de poisson, et figurant une branche d'arbre émondée, ayant le corps nu et décharné, les épaules couvertes d'une mosette, la tête coiffée d'un bonnet bordé d'hermine, et surmontée d'un gonfanon ou enseigne sur lequel on voit le signe de mars, tenant de la main droite une ligne d'où pend un poisson, et de la gauche une coupe remplie de monnoie marquée du signe de la croix, ayant des gants aux mains et des chaussettes aux pieds, est le portrait de *Carême-prenant,* d'après ce que nous en dit Rabelais, liv. IV, chap. XXIX, en ces termes: « C'est un demy geant a poil folet, con- « falonier des Ictyophages. » Le chapitre XXXII du même livre, donne aussi carême-prenant comme s'occupant de la pêche: « Il peschoyt en l'aer et y « prenoyt des ecrevisses decumanes... » Ce cynique personnage ne présente que le derrière, par allusion aux goûts antiphysiques dont l'auteur l'accuse dans bien des endroits de son livre; car c'est encore de Carême-prenant, dans le même sens et au même chapitre, que Rabelais fait dire à Pantagruel: « Voila une estrange et monstrueuse

« membrure d'hommes, si homme doys le nom-
« mer. »

Le symbole de mars, qu'on voit sur la bannière, indique bien qu'il s'agit ici du carême, et rappelle le proverbe, *c'est mars en carême.* La queue émondée de ce singe figure les privations et les abstinences de ce temps de jeûne et de continence. Le gonfalon, le bonnet herminé, la mosette, les gants et les mules, ne laissent aucun doute que ce confalonier marche sous l'étendart du pape.

XL.

Cet individu masqué tirant la langue, coiffé d'une casquette de voyageur, ayant au bonnet la plume d'oiseau de paradis, nu de la ceinture aux pieds, et tenant dans les mains une corde de cloche, est encore le capitaine *Carême-prenant;* son plumet nous retrace *ce confalonier des Ictyophages* du chapitre précédent. Son masque nous annonce le chef des hypocrites; la corde de cloche qu'il a dans les mains, rappelle les nombreux offices de ce temps de pénitence, toujours précédés du bruit des cloches; son *gallimart* (*membrum virile*) dans l'état de repos, et la langue qu'il tire, figurent les privations du carême; les ciseaux qu'il porte à la ceinture, et qui sont un emblème analogue à la queue émondée de la figure précédente, achèvent d'expliquer l'énigme.





XLI.

Ce vigoureux personnage à tête rase, à la lèvre alongée, et au nez tourné à la friandise, en habit de moine, coiffé d'un capuchon, surmonté d'une corne de soulier à la poulaine, d'où pend une longue queue, assis à son aise, les deux pieds alongés, ayant une gibecière attachée à sa ceinture, paroissant occupé à filer une quenouille placée debout entre les jambes, est le *frère Jean des entommeures*, c'est-à-dire le cardinal Jean du Bellay, baron de Saint-Maur-des-Fossés[1], où étoit un couvent de bénédictins, et abbé de Saint-Vincent-du-Mans, qui étoit un grand chasseur, et qui s'amusoit en effet à faire des filets pour la chasse, comme le dit Rabelais : « En depeschant nos « matines, ensemble je foys des chordes d'arba- « leste, je foys des retz a prendre les connins... » Rabelais, liv. I, chap. XL.

[1] Voyez Moréri, au mot CHÉZAL-BENOÎT.

XLII.

Ce gourmand à grande bouche béante, aux yeux sortant de la tête, coiffé d'un four de campagne, ou plutôt d'une hotte de fourneau de cuisine terminée par une plume d'oiseau de paradis pour aigrette, dont le corps est un tonneau qu'il perce lui-même de la main gauche avec un poinçon, d'où découlent des flots de vin, fait en forme de potiron, et tenant sous ses pieds ou sous son empire, et d'une manière fatale, les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes, et généralement tous les êtres vivants, sans en excepter les plus féroces; le couteau de cuisine, qu'il tient de la main droite, et ses larges pieds, terminés par des serres d'oiseau de proie, est le digne portrait de *messer Gaster*, de ce dieu ventripotent, premier maître ès arts de ce monde, auquel sacrifient tous les *Gastrolâtres* et les *Engastrimytes*, dont parle Rabelais dans les chapitres LVII, LVIII, LIX, LX, LXI et LXII du liv. IV, et qu'il nous dépeint rond.





XLIII.

Ce personnage militaire, qui tourne le dos et qui a la tête cachée sous un gros ballot, d'où il sort des ailes comme à Mercure, dieu des voleurs, qui est armé de la pique et de l'épée, et vêtu d'une casaque assez leste, représente l'ancien *franc-archer* ou *franc-taupin*, mauvaise milice établie par Charles VII, et supprimée par Louis XI, parce-qu'elle étoit aussi lâche que pillarde. Le gros ballot dont ce personnage est chargé est l'emblème de la maraude, sa plus réelle profession. L'oiseau de paradis qui semble planer sur sa tête figure sa dévotion hypocrite, car Villon et Rabelais, qui en parlent en plusieurs endroits, l'ont toujours présenté comme aussi dévot que lâche. Villon fait dire à son franc-archer de Bagnolet (Monologue, pag. 43) : « Je ne craignoys que les dangiers, » et Rabelais, liv. Ier, chap. XXXV, dit qu'un nommé Bon Joan, capitaine des francs-taupins, tira, dans sa frayeur, ses heures de sa braguette, et cria assez haut, *agios ho theos*.

XLIV.

Ce vieillard revêtu du capuchon, à traits fortement prononcés, qui presse de ses deux genoux une énorme marmite qui lui sert de ventre, et d'où sort une épaisse fumée; qui d'une main porte une cuiller à la bouche, et appuie l'autre main sur le bord de cette marmite, à laquelle est suspendue une écumoire, est le portrait du bon *Grandgousier*, père de Gargantua, tel que nous le trace Rabelais, liv. Ier, chap. IV, mangeant sa part de trippes « de troys cens soixante sept mille « et quatorze beufz gras, qu'il avoyt faict tuer et « saller, pour mieulx entrer en vin a la prime « vere, » c'est-à-dire au printemps.





12.

XLV.

Ce jeune et petit diable, qui a des griffes aux mains et aux pieds, affublé d'une mosette, portant un long chapelet en bandouillère, et s'amusant à sonner d'une trompette recourbée par son extrémité, est évidemment un de ces jeunes lutins auxquels l'île des Papefigues avoit été abandonnée, pour avoir fait la figue au portrait du pape. « Ung jour, (dit Rabelais,) ung petit « Diable avoyt de Lucifer impetré venir en ceste « isle des Papefigues, soy recreer et esbattre, en « laquelle les diables avoyent familiarité avecques « les hommes et femmes, et souvent y alloyent « passer le temps... » liv. IV, chap. XLV.

L'auteur lui fait porter la mosette, sans doute comme habitant d'une île dépendante du pape. L'appendice qui termine la trompette du jeune lutin, et qui revient en demi-cercle, presque sous son nez, servoit évidemment à lancer du noir de fumée à la figure de ce diable.

XLVI.

Ce petit nain grotesque, monté sur des échasses à roulettes, à longues oreilles, et au nez en trompe d'éléphant, coiffé d'un bonnet pyramidal, dont le bord festoné imite la couronne royale, le col garni d'une ample fraise, ayant les deux mains gantées, qu'il porte en arrière pour s'appuyer sur un long bâton à crochets, est, dans le sens de Rabelais, le bon Pantagruel (Henri II) qu'il représente au moral comme un nain, et au physique comme un Hercule, *velu comme ung ours*, liv. II, chap. II. « Pantagruel estoyt, dit-il, le meil-« leur petit bon homme qui fust d'icy au bout d'ung « baston... » liv. II, chap. XXXI; et liv. III, chap. II: « Je vous ay deja dit que c'estoyt le meilleur petit « et grand bon hommet qu'oncques ceignit l'es-« pee... »





XLVII.

Ce personnage à figure hypocrite, à bouche béante et à longues oreilles, dont la tête creuse et enveloppée d'un amict, figure un bénitier, tenant de la main droite un goupillon élevé, revêtu d'un habit sacerdotal, assis dans une espéce de boîte, de chaire ou de stalle, est bien le portrait allégorique de Panurge, qui étoit lui-même le cardinal de Lorraine grand inquisiteur en France, sous Henri II. Le poignard placé à son côté, me confirme dans cette opinion, qui est appuyée encore par la manière dont le fait parler Rabelais, en sortant de chez Rominagrobis: « Il « est (dit Panurge en parlant de Rominagrobis) « par la vertu bœuf, hereticque, je dys hereticque « formé... hereticque bruslable etc., son asme s'en « va a 30,000 charettees de diables » (liv. III chap. XXII).

Son nez, en forme de manche de rasoir, est celui des princes de Lorraine, et sur-tout du cardinal.

XLVIII.

Cet ecclésiastique foiblement déguisé par son chapeau de cardinal, en forme de couvercle à lessive, vêtu de la soutane et de la mosette, aux yeux hagards et aux membres décharnés, jettant dans un puits son bréviaire, dont il ne garde que le sac ou l'enveloppe, figure encore le même Panurge, qui étoit un vrai monstre d'hypocrisie et d'impiété. Voici comme Rabelais le fait parler, sous le nom de Panurge, après la tempête, liv. IV, chap. XXIV : « Escoutez beaulx amys, je proteste...
« que de la chapelle vouee a monsieur Sainct Nicolas
« entre Quande et Monssoreau... ne paistra vache
« ny veau, car je la jecteray au fond de l'eau... »





XLIX.

Ce militaire à face de goujat, chargeant une arquebuse, coiffé d'un chapeau grotesque, est très probablement le seigneur Trepelu, commandant les seize mille arquebusiers et les trente mille aventuriers composant l'avant-garde de Picrochole (Liv. I, chap. XXVI).

A en juger par la mine, ce Trepelu est bien le digne compagnon des Spadassin, Bas des fesses, Merdaille, et autres capitaines de Picrochole, *qui n'estoyent*, nous dit le chap. XXXVI du même livre, *que maraulx, pilleurs et brigands.*

L.

Ce personnage aux yeux gonflés, à l'air résolu, en bonnet de nuit et en robe de chambre à manches bordées d'hermine, portant le poing de la main gauche sur son priape, tenant un couteau à scie de la droite, est le bon Grandgousier proposant à Gargamelle, qui souffroit les douleurs de l'enfantement, de se couper le membre viril; et la caricature fait allusion à ce passage de Rabelais: « Ah! dist elle (Gargamelle), plust a « Dieu que vous l'ayez coupé! Quoy, dist Grand« gousier... mon membre? si bon vous semble, « faites apporter ung couteau... Ah! dist elle, ja a « Dieu ne playse... » Par les exhalaisons qui lui sortent de la bouche, l'auteur a sans doute voulu exprimer les nausées et les vapeurs du vin que le bon Grandgousier venoit d'avaler, à forte dose, à la santé de l'enfant à naître, et à celle de la mère. C'est de Louis XII, le vrai Grandgousier, que Ferdinand-le-Catholique, accusé de l'avoir trompé deux fois, dit franchement: « Il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix fois. » Garnier tom. XXI, pag. 485, *Vie de Louis XII.*





LI.

Ce personnage de haute stature, royalement chaussé, courbé, et dans l'attitude d'un homme souffrant, ayant une bavette sous le menton, couvert de la tête aux pieds d'une robe de malade surmontée d'une aigrette de chef, et qui a l'air de soulever sa cuisse dans l'excès de sa douleur, est évidemment François Ier atteint du mal galant que lui donna la belle Féronière, tel que le depeint à-peu-près Rabelais, strophe II des Fanfreluches antidotées : « Mais l'an viendra... (c'est « le XVIe siècle) auquel le dos d'ung roy trop peu « courtoys (c'est-à-dire trop peu prudent) poyvré « sera soubs un habit d'hermite... » La bavette figure clairement celle qu'on mettoit alors aux vérolés, pour n'être point incommodés de leur salivation, comme le dit Rabelais, prolog. du liv. II : « Mais que disray je des paovres verolez... engrais-« sez a poinct (c'est-à-dire frottés de mercure), « quand le gousier leur escume comme a ung ver-« rat? »

Il est remarquable que cette figure est le vrai portrait de François Ier.

LII.

Le personnage suivant, à traits réguliers, et bien proportionné dans sa taille, aux genoux cagneux, levant le pied droit comme blessé et fatigué de la marche, tenant son épée de la main droite, ayant la main gauche passée dans sa casaque, portant une bourse vide, un couteau suspendu à sa ceinture, et ses gants attachés à une courroie passée dans son bras gauche, est bien le jeune *Panurge*, c'est-à-dire le cardinal de Lorraine, qui a été l'ami intime de Henri II pendant toute sa vie, dont Rabelais parle ainsi, liv. II, chap. IX: « Ung « jour Pantagruel rencontra ung homme beau de « stature, mais pitoyablement navré en divers « lieux. Je vous assure (dit Pantagruel) qu'a « sa physionomie nature l'a produict de riche et « noble lignee... Par ma foy, continue Pantagruel, « je vous ay prins en amour si grand, que si vous « condescendez a mon vouloyr, vous ne bougerez « jamais de ma compaignie... »

Portrait du cardinal de Lorraine, d'après l'histoire:

« Il étoit (Charles de Lorraine) si bien fait et avoit la mine si haute, que quand la pourpre ne

l'auroit pas distingué des autres, ceux qui s'y connoissoient le moins eussent assez jugé en le voyant, qu'il étoit de la première qualité. » Varillas, in-4°, tom. I[er], pag. 45.

« Panurge, dit Rabelais (liv. II, chap. XVI), es-
« toyt... fin a dorer comme une dague de plomb,
« bien galant homme de sa personne, sinon qu'il
« estoyt... subject au larcein, malfaysant, pipeur,
« beuveur, batteur de pavez, ribleur s'il en es-
« toyt a Paris : au demourant le meilleur fils du
« monde. »

Les genoux cagneux de Panurge, ses pieds à rebours indiquent son caractère lâche, tortueux, et vicieux à l'excès.





14.

LIII.

Cette figure martiale, mais souffrante, faisant le gros dos, dans l'excès de sa douleur, coiffée d'une toque ou bonnet domestique, très chaudement vêtu, ayant une bavette sous le menton, comme le personnage du n° LI, retirant avec sa main droite une sonde profondément enfoncée dans le priape, tenant de la gauche une houlette, et chaussée de pantoufles bordées d'hermine, est le grand *Pantagruel,* c'est-à-dire Henri II, souffrant de la maladie galante, comme son père, dans le n° précité. Rabelais dit, liv. II, chap. XXIII : « Peu « de temps apres, Pantagruel tomba malade... lui « print une pisse chaulde, qui le tourmenta plus « que ne penseryez. »

La houlette qu'il tient de la main gauche annonce que l'amour avoit fait déposer à ce roi galant le sceptre pour la houlette de berger. « Le roi Henri II, dit Brantôme, t. VIII, p. 62, a aimé comme a fait le roi son père, et s'est adonné aux dames. »

LIV.

Ce chanteur, *bien fendu de gueule* (liv. I, chap. XXVII), à vaste chapeau de cardinal, au rochet festonné ; tenant un livre de musique, et adressant ses chants à l'oiseau de paradis; ayant des ciseaux à sa ceinture, est le *frere Jean des Entommeures* (le cardinal du Bellay) entonnant la chanson du paladin Renauld, ou les sept psaumes qui endormirent Pantagruel, comme le dit Rabelais, liv. I, chap. XLI :

« Sus le poinct de *beati quorum* s'endormyrent « l'ung et l'aultre... mais le moyne avant la my « nuyct esveillé, tous les aultres esveilla, chantant « a pleine voix la chanson : *Oh! Regnault, resveille* « *toi.* »

Les ciseaux qu'il a à la ceinture annoncent que ce personnage lubrique en découpoit et en détachoit, comme on le dit en style vulgaire et proverbial.





LV.

Cette figure de pénitent, ronde comme un œuf, affublée d'une espèce de froc et de scapulaire, ayant les pieds et les bras nus, n'est qu'une nouvelle image de *Quaresmeprenant*, capitaine des *Ictyophages*. La corde de cloche qu'il a en tête annonce sa ponctualité à se trouver aux offices de l'église, et sa forme d'œuf, que l'œuf est la nourriture de ce pénitent dans ce temps d'abstinence.

« Quaresmeprenant, dit Rabelais, porte gris et « froyd, rien devant, rien derriere. » Liv. IV, chap. XXIX.

LVI.

Cette figure en soutane festonnée est le portrait plein d'expression et parfaitement ressemblant du pape Jules II. Ce personnage a les traits, la moustache, et la barbe d'un guerrier terrible. Il tient de la main droite l'enseigne de chef militaire, et a la main gauche sur la poignée de son sabre. La hampe de son guidon, découpée en grains de chapelet, est une double allusion à ses pratiques pieuses et à ses goûts guerriers : c'est le portrait que l'histoire a fait de ce pape. Guillaume Budée l'appelle *un chef sanguinaire de gladiateurs*. Dictionnaire de Bayle, au mot JULES II. Voy. le n° XXVII; ci-devant.





15.

LVII.

Ce jeune homme de forte et robuste complexion, qui tire à l'arbalète, et qui a un carquois rempli de flèches à ses pieds, me paroît être le jeune *Pantagruel* qui s'exerce à tirer aux oiseaux *avec la grande arbaleste de Chantelle*: « Ainsy, dit Rabelais, crois-« soyt Pantagruel, et (son père) luy feit faire, « comme il estoyt petit, une arbaleste pour s'es-« battre apres les oisyllons, qu'on appelle de pre-« sent le grand arbaleste de Chantelle. » Liv. II, chap. v.

LVIII.

Le personnage suivant encamaillé et encapuchonné, à tête de jument surmontée d'une aigrette, et à deux corps réunis sous un même camail, présentant sur le côté droit un écusson chargé de trois besants d'or, ayant la main droite gantée royalement et en forme de main de bénédiction, tenant de la gauche une verge, et au bout un sceptre en pied de biche ou de bouc, symbole de sa lubricité, pourvu d'un priape énorme attaché au ventre avec des courroies et supporté par une machine à roulettes, enfin tout ce bizarre et monstrueux couple planté sur des jambes et des pieds de femme, représente *la grande jument numyde de Gargantua*, accouplée avec Gargantua lui-même. Le camail, la main de bénédiction, et le pied de bouc annoncent la réunion d'une hypocrite dévotion et d'une monstrueuse lubricité; les deux corps à une seule tête, et réunis sous un même manteau royal ou camail, figurent clairement l'union intime de Diane de Poitiers avec François Ier, et l'instrument à roulettes, imaginé pour porter l'énorme priape de Gargantua, fait allusion aux petits chariots que les bergers arabes attachoient

au derrière de leurs moutons pour porter et conserver leur monstrueuse queue [1] ; les jambes et les pieds de cette grande jument achèvent d'expliquer l'énigme : « En cette mesme saison, dit Rabelais, Fayoles, quart roy de Numidye, envoya « de Affrique a Grangousier une jument la plus « esnorme... et avoyt les pieds fendus en doigts... « mais surtout avoyt la queue horrible... esmerveillez vous dadvantaige de la queue des besliers de Scythie, es quelz fault affuster une « charrette au cul pour la porter... » Livre I, chapitre XVI.

[1] Hérodote, liv. III, pag. 229.





LIX.

Ce guerrier à long nez en trompe d'éléphant, tenant de la main gauche une hallebarde, posant la main droite sur un bouclier, et dont le monstrueux priape fait relever la casaque bordée d'hermine, avec ciseaux à la ceinture, emblème ordinaire de lubricité, est *ce gros paillard Eusthenes, fort comme quatre bœufs*, du livre II, chap. XXIX, et cet *Esthenes* est *Hercule d'Est,* second du nom, qui a été général en chef des troupes françoises sous Henri II, et a remporté plusieurs victoires, figurées par les palmes qui ornent son bonnet pyramidal; Rabelais en parle ainsi, livre II, chapitre XXIV: « Je, dist Eusthenes, leur rumpray bras « et jambes (aux ennemis), car je suys de la lignee « d'Hercule... » Hercule étoit en effet son prénom.

LX.

Ce personnage en habit de chasseur, portant sur le poing l'oiseau de fauconnerie enfroqué, et tenant de la main droite un couteau de chasse, avec la gibecière au côté, à laquelle pend un chapelet, est évidemment le pape Jules II, caractérisé parfaitement ici par le chapeau de cardinal qui couvre sa tête, par sa longue barbe, et par son priape maléficié. « Il avoit, dit Bayle en parlant de Jules II, une fille qu'il maria avec Jean Jourdain des Ursins, et on lui fait dire, dans un dialogue avec saint Pierre, qu'il avoit eu la vérole. » Dictionnaire de Bayle, au mot JULES II.





16.

LXI.

Ce charlatan portant au bonnet une plante pour aigrette, ayant sur le dos une cornemuse dans laquelle ses bras semblent passés, et sur laquelle paroît juché l'ibis, symbole du remède universel, frappant son tambourin avec une longue et forte baguette qu'il tient des deux mains, est évidemment *Henry Cotyral* (Henri Corneille Agrippa), célèbre empirique peint par Rabelais, livre V, chapitre XVII :

« En icelle heure, vint vers nous aborder une « navire chargee de tabourins, en laquelle je « recongnu quelcques passagiers de bonne mai- « son, entre aultres Henry Cotyral, compaignon « vieulx... », comme qui diroit vieux médecin, et comme tel, compagnon de l'auteur, qui l'étoit aussi.

Henri Corneille Agrippa étoit de très bonne famille.

LXII.

Le personnage suivant en grand costume religieux, que son bonnet, orné d'une magnifique plume d'oiseau de paradis, annonce comme chef d'ordre, dont l'habit est parsemé de coquilles de pélerin, emblème des nombreux pélerinages faits en son honneur, porte sur ses bras l'enfant Jésus emmaillotté et couronné d'épis, autre emblème de l'abondance dont la dévotion à Jésus comble ses religieux : on voit dans la main de l'enfant la discipline ou instrument de leurs austérités. La botte qui chausse la jambe droite de ce béat, fait allusion à la *botte de sainct Benoist*, si fameuse dans Rabelais, et qui n'est autre chose au propre que la grande tonne des bénédictins; tout cela me fait clairement voir, dans ce religieux, le *roi Benius* du livre V, chap. XXVII de Rabelais, qui figure parfaitement le grand *Benoît*, fondateur des *bénédictins*, et surnommé leur patriarche par excellence, d'autant qu'on retrouve dans ce chapitre, outre le costume et les mœurs de ces moines, toute la régle de leur ordre. Il est vrai qu'il ne paroît point rasé comme les bénédictins que nous avons vus, mais saint Benoît, qui florissoit dès le commencement

du VIe siècle, pouvoit fort bien porter ses cheveux, et la suppression de la chevelure chez les religieux de son ordre n'être venue que postérieurement, par l'effet des réformes qu'ils ont éprouvées à diverses époques. Sa bouche énorme figure la gourmandise des moines en général.





LXIII.

Cette caricature d'un personnage d'église, en camail et en capuchon, revêtu d'une soutane festonnée, et dont la figure est masquée entièrement par son capuchon, tenant de la main droite un bouquet de fleurs, de l'autre une aiguière penchée qui répand sa liqueur, me paroît être le maître Editue de l'île sonnante, qui dit à Pantagruel et à ses compagnons : « Beuvons, amys... N'ayez paour « que vin et vivres icy faillent : car quand le ciel « seroyt d'airain et la terre de fer, encore vivres « ne nous fauldroyent.... » Liv. V, chap. VI.

LXIV.

En examinant bien ce personnage grotesque et vigoureux, dont le priape passe à travers le pourpoint, coiffé d'un bonnet de cuisine festonné et surmonté d'un épi de blé, tenant une écumoire de la main droite, une poche à épices pendue à sa ceinture, une lardoire passée à la boutonnière de son habit, fouillant de la main gauche *dans* son estomach, on reconnoît aisément le colonel *Riflandouille* du livre IV, chap. XXXVII, qui fit de si grandes prouesses dans le *combat andouillicque* du chapitre XLI du même livre.





LXV.

Ce charlatan qui tire une langue épaisse, symbole de verbosité, coiffé du capuchon de la folie, lequel est décoré d'une plante ou simple pour aigrette, frappant de la main gauche sur un tambourin, et portant de la main droite un ibis perché sur un bâton, tous emblèmes de sa profession, est bien le même *Henry Cotyral* du n° LXI, peint par Rabelais, livre V, chap. XVIII : son grand pantalon boutonné est encore un des attributs de bouffonnerie et de charlatanisme; et l'énorme priape qu'il montre, et qui semble soulever son tambourin, annonce le cynisme de cet empirique.

Ce *Henry Cotyral* figure ici Henri Corneille Agrippa, médecin de Louise de Savoie et de son fils François Ier. C'est encore le *Her Trippa* du chapitre XV, livre III. Voyez le n° LXI ci-devant.

LXVI.

Je vois encore ici un autre portrait du même charlatan, vêtu comme un saltimbanque, le corps passé à travers une cornemuse, sur laquelle est perché un ibis. Il souffle à pleines joues dans une trompe recourbée, et semble, comme tous les médecins empiriques, annoncer à tout venant le remède universel.





LXVII.

Dans ce gros, gras et cynique personnage, à tête et à serres d'oiseau de proie, coiffé d'une hotte de fourneau, d'où sort une épaisse fumée, accroupi comme un crapaud, et levant le doigt index devant une petite figure enfroquée, assise au haut d'une fourche, qui tient une écumoire dans une main, et porte de l'autre à la bouche une cuiller, on reconnoît aisément *maistre Gaster* et le dieu *Manduce; le jeune et puissant ventru Gastrolastre*, ou adorateur du ventre, du liv. IV, ch. LIX, « lequel, sus ung long baston doré, portoyt une « statue de bois mal taillee..... ils la nommoyent « Manduce, » c'est-à-dire dieu des mangeurs. Ce *Gastrolastre* a une tête d'oiseau, parceque Rabelais en donne une à tous les *gourmands* et gens d'église, sans doute parcequ'ils chantent comme les oiseaux les louanges de Dieu; et c'est ce qui lui a fait imaginer ses *oiseaux gourmandeurs*.

LXVIII.

Ce moine vêtu d'un camail à capuchon, assis, avec ciseaux à la ceinture, symbole de sa lubricité, entonant et vidant dans sa bouche un grand gobelet de vin, est le grand *Panurge* (le cardinal de Lorraine) considéré ici comme ami du vin et comme grand inquisiteur. Le poignard dont il paroît frapper par derrière, c'est-à-dire dans l'ombre, appuie mon opinion. Les ciseaux qui sont passés à sa ceinture indiquent la lubricité de ce cardinal, que Rabelais, à cause de cela, traite de *moine*, en plusieurs endroits, et notamment dans le chapitre XLV, liv. III, où il lui fait dire par Triboulet : *Par Dieu, Dieu, fol enragé, gare moine...*; et qui, selon Brantôme, ch. VII, tom. IV, pag. 322, « ne laissoyt guere de dames ou de filles residantes « a la cour ou fraischement venues, qui ne feus- « sent desbauschees ou attrapees par la largesse « dudict cardinal. »

On appeloit, en son vivant, le cardinal de Lorraine, *le cardinal des bouteilles*. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque,* partie VI, pag. 122.





LXIX.

Cet homme effrayant et contemplatif, avec énorme protubérance au crâne, marque d'un cerveau exalté, d'où s'échappent deux palmes, objet de ses espérances, tenant de la main gauche un grand chapeau de cardinal, ou plutôt de frère quêteur, à demi vêtu[1] par esprit de pénitence, tenant de la main droite l'oiseau de paradis enfroqué auquel il paroît adresser son culte, et de la main gauche une corde de cloche, désignant l'instrument qui lui annonce de nombreux offices, enfin chaussé de sandales de pénitent, présente un nouveau portrait bien ressemblant de *Quaresmeprenant*. Rabelais, liv. IV, chap. XXIX.

[1] « Il porte gris et froid, rien devant, rien derriere. » Rabelais, liv. IV, chap. XXIX.

LXX.

Cette figure noble, mais souffrante, coifféed'un bonnet de nuit, à nez long et aquilin, à longues moustaches et longue barbe, à menton très saillant, couvert d'un grand surtout de malade, et dans une posture qui annonce la plus vive douleur, est *Gargantua* (François Ier), puni de son trop de galanterie. L'arc détendu qu'il porte est l'emblème de l'état dans lequel l'a mis sa passion pour les femmes. On voit en effet, dans le journal de Louise de Savoie, qu'à dix-huit ans environ (en 1512), *François Ier allant en Guyenne, eut un mal en la partie de secrete nature*. Et on lit dans Rabelais, liv. I, ch. XIII, ce passage entre autres, qui le confirme : « Une aultre fois, je me torchay des aureil« lettes de satin cramoisy ; mais la dorure d'ung tas « de spheres de merde qui y estoyent, m'ecors« cha tout le derriere; que le fueu Sainct An« toine arde le boyau culier de l'orfesvre qui les « fist, et de la demoiselle qui les portoyt.... »





LXXI.

Cette femme enceinte, qui semble avoir une cloche pour jupon, que sa grossesse fait relever par-devant, et sur la bordure duquel on lit à rebours, *orotestor,* qui a pour tête un casque vide, ou qui est coiffée d'un pot en terre à grande mâchoire, surmonté d'une tête d'oiseau de paradis, qui semble y couver, symbole de son extrême dévotion, et de son dévouement aux intérêts de l'Église, tenant dans sa main droite une poignée de longues feuilles, probablement de mandragore, emblème de sa fécondité, est la reine *Gargamelle*, c'est-à-dire Anne de Bretagne, femme de Grandgousier, ou de Louis XII, grosse de Gargantua. Rabelais ne l'a point mal signalée en disant d'elle : *belle gourge et de bonne troigne* (livre I, chap. III). Le long voile qui pend derrière sa tête est un grand trait de lumière de plus, parcequ'il fait partie du costume des Bretonnes, et qu'elle étoit en effet Bretonne (Voir la Galerie armoricaine de M. Maréchal). Ce qu'il y a encore de très remarquable dans cette caricature, c'est qu'elle a les deux pieds dans la même pantoufle, ce qui indique, sans doute, qu'elle ne marchoit que sur

un pied, par conséquent qu'elle étoit boiteuse, comme elle l'étoit en effet: *Elle avoit,* dit Brantôme (tom. II, pag. 3), *un pied plus court que l'autre....*

LXXII.

Cette femme, qui est encore vêtue d'une cloche, qui ouvre démesurément la bouche, dont un livre de prières à fermoir couvre le sommet et le derrière de la tête, qui a au cou une espèce de chapelet, dont un bout pend sur sa poitrine, est encore un portrait bien ressemblant de la reine *Gargamelle*. La grande bouche et le cordon qu'elle porte, et qui tient lieu de celui de l'ordre de la *corderlière* qu'elle avoit institué, ne laissent aucun doute à ce sujet. « Cette reine (Anne de Bretagne), « dit Philippe de Commines, donna aux princi« pales dames de sa cour *la cordelière,* espèce « d'ordre qu'elle institua en l'honneur *des cordes* « dont Jésus-Christ fut lié en sa passion. » Voir les Mémoires de Phil. de Commines et Moréri, au mot ANNE. Ce qui achève la conviction, c'est qu'elle a le pied droit plus court que l'autre, comme le dit Brantôme dans le passage que nous avons cité au numéro précédent.





LXXIII.

Ce nécromancien effroyable, qui tire une longue langue au bout de laquelle est perché un ibis, qui fait la patte de grue; dont la main droite étendue présente des lignes de chiromancie, qui tient de la main gauche le bâton augural, pour faire ses horoscopes, et qui porte un long tablier d'alchimiste, garni d'une poche dans laquelle on voit un flacon d'élixir, est encore ce charlatan d'*Henry Cotyral*, des numéros précédents. (Voy. nos LXI, LXV et LXVI.)



LXXIV.

Ce personnage cynique vêtu d'un pantalon juste qui le couvre de la tête aux pieds, à la forme d'un vrai porc, qui joue d'une flûte avec le nez, de manière à figurer une trompe d'éléphant, pour attirer sans doute les chalands par cette singularité; qui a sur le dos une longue excroissance, qui ressemble à un tronc d'arbre, avec ses rameaux, et sur son cou une plante médicinale, à son côté une épée, est très certainement encore *Henry Cotyral*, c'est-à-dire Henri Corneille Agrippa.





LXXV.

Le masque qui couvre ici le visage du pape *Jules* II n'empêche pas de le reconnoître. Ce nez prodigieux, symbole de sa lubricité, sa longue barbe distinctive, son bonnet domestique, surmonté d'une aigrette, cette robe papale, avec chapelet en saûtoir, tout le démasque ici. Ce chien, à tête et à aigrette d'oiseau de paradis, qui lui chausse respectueusement la mule, figure clairement un des valets de chambre italiens de sa sainteté, qui sont quelquefois accusés de cynisme.

LXXVI.

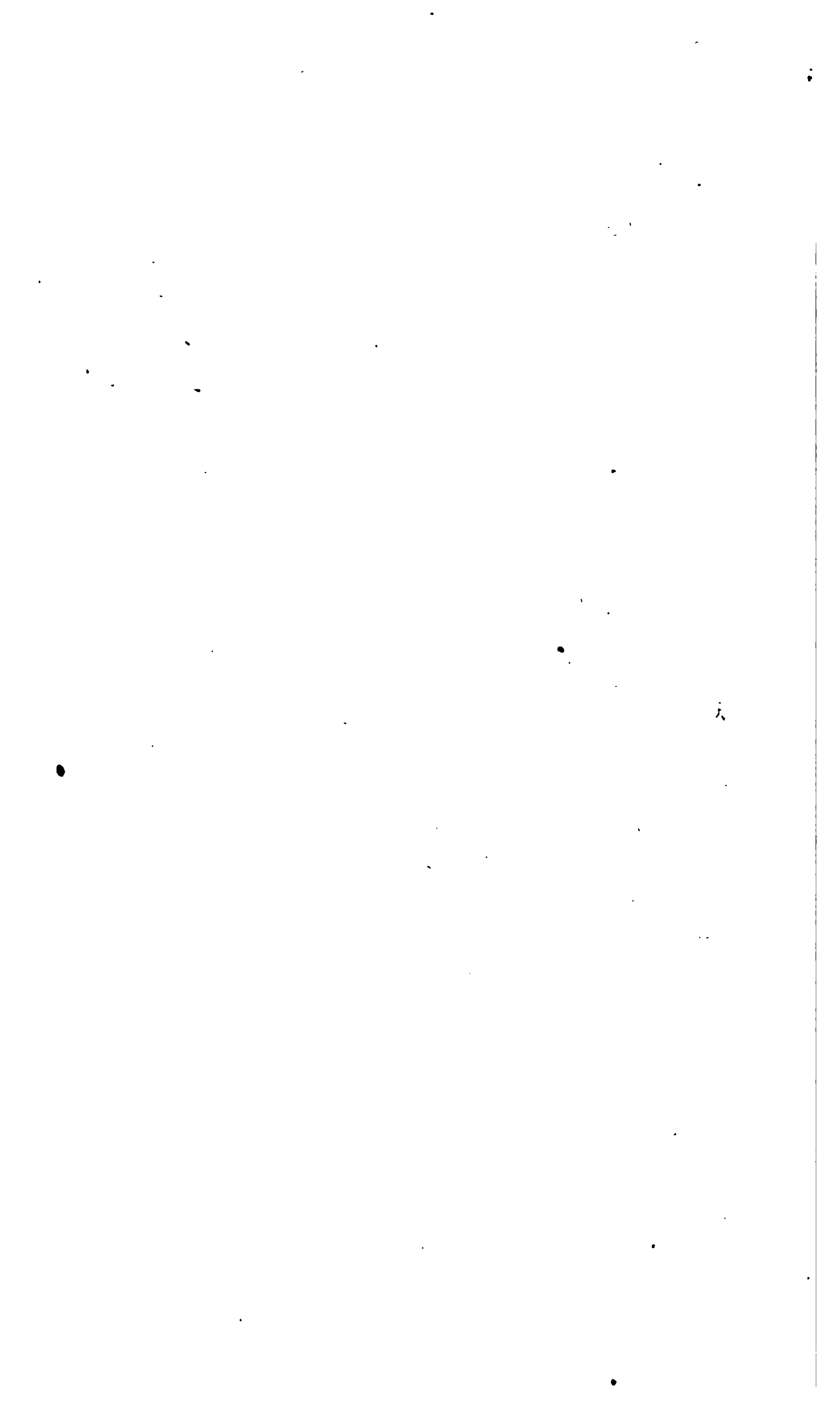
Ce vieillard à lunettes, à longue barbe et à l'air souffrant et effrayant, qui semble grelotter de froid sous son camail enflé par le vent, et presser fortement un balai contre son sein, aux genoux cagneux, ne peut désigner que *Jules II*, sur la fin de sa vie, qui dit, dans les fanfreluches antidotées, strophe III : « Je, disoyt il, sens au fond de « ma mistre si froid, qu'autour me morfond le « cerveau.... on l'eschauffa d'ung parfum de na- « veau, et feut contrainct de soy tenir ez astres, « etc. » Les plantes qui sont à ses pieds, et dont les tiges sont surmontées chacune d'un chapeau de cardinal, indiquent les cardinaux qui composent le cortége et la cour du pape. (Même observation qu'au n° LXVII.)





LXXVII.

Ce personnage cynique, qui montre un priape de chien, qui a le corps couvert d'une mosette et d'un capuchon, qui marche à grands pas, tenant un poignard d'une main, un couteau à scie de l'autre; dont le nez monstrueux, et porté par un anneau à ressort, rappelle ce nez *enté en écusson* de Carême-Prenant (liv. IV, ch. XXXI) dont parle Rabelais, est le *frère Jean des Entommeures*, c'est-à-dire le cardinal Du Bellay, marchant au *combat andouillique*. Les couteaux qu'il a dans les mains sont ceux que Rabelais lui donne, quand il fait dire au frère Jean, dont le nez est le digne étui du sien : « Je hays plus que poison ung homme qui « fuist, quand il fault jouer des cousteaux, » liv. I, ch. XXXIX. Le priape qu'il montre avec cynisme fait allusion à cet autre passage de Rabelais (liv. IV, chap. XLI) : « Frere Jean, a coups de bedaines, les « abbatoyt (les andouilles) menues comme mous- « ches.... »



LXXVIII.

Ce personnage excessivement ventru, et qui porte un énorme priape; à jambes fines et déliées, chaussé de brodequins, masqué d'une tête de poisson, coiffé d'un pot fêlé, symbole du déréglement d'un cerveau d'où il sort des simples et des légumes; qui tient de la main gauche un pied de porc, et qui, de la droite, tient une baguette du tambour figuré par son ventre, sont tous emblèmes de la gourmandise et de la lubricité que l'auteur reprochoit aux *oiseaux gourmandeurs*, c'est-à-dire aux chevaliers commandeurs. Liv. V, ch. v.





LXXIX.

Cet homme à grand chapeau, parfaitement masqué, est très probablement le bon *Ulric Gallet*, homme de confiance, et ambassadeur de Grandgousier chez Picrochole (liv. Ier, ch. XXX), versant dans un sac l'argent destiné à rembourser à ce dernier les frais de la guerre pour les fouaces. Liv. Ier, chap. XXXII.

Termes de Rabelais : « Voila (dit Gallet) sept « cent mille et trois Phylippus que je luy livre..... »

LXXX.

Ce personnage ailé, à tête de serpent; coiffé d'une espèce de gobelet, en costume de chevalier, qui a une torche allumée derrière le dos, et tient d'une main gantée une canne à crochets, tournée en forme de grains de chapelet; dont le pourpoint largement lacé annonce la réplétion, et l'énorme priape le cynisme et la lubricité; qui a un couteau de cuisine passé sous son aisselle droite, est sans doute un *oiseau gourmandeur*, qui tourne le dos au feu de l'ennemi.





LXXXI.

Ce monstre à jambes d'homme bottées, à tête, à corps et à ailes d'oiseau, ayant un sabre en bandoulière, qui embrasse de ses deux mains, à doigts en forme de griffes; des épis de blé, portant sur le dos une corne d'Ammon, terminée par une tête humaine à cornes de bouc, paroît figurer un de ces heureux oiseaux de *l'isle sonnante,* qui jouissent dans un constant et délicieux loisir, et jusqu'à satiété, de tous les biens et de toutes les voluptés de ce monde. Frère Jean, dit Rabelais, demandoit à Éditue, « de quel pays vous vient ceste corne d'a« bondance, et copie de tant de biens? » Liv. V, ch. VI.

Voilà qui explique bien la corne d'Ammon; et plus bas : « N'ayez paour que vin et visvres icy « fayllent, car quand le ciel seroyt d'ayrain et la « terre de fer, encore visvres ne nous fauldroyent. » Liv. V, chap. VI.

Quant à l'épée que porte l'oiseau papimane, il figure le glaive de saint Pierre et de l'Église romaine : « Est commandé (au pape) par les sacrees « decretales, et doyst a feu, incontinent, empe« reurs, roys, ducs, princes, republicques, et a

« sang mettre, qui transgresseront ung iota de ses « mandemens.... les spolier de leurs biens.... les « occire, etc. » Rabelais, chap. x, liv. IV.

LXXXII.

Ce personnage masqué et mitré, dans une attitude furieuse, qui a le pied droit à griffes, au lieu de doigts, et passé à travers un pot, et le pied gauche dans un soufflet de forge qu'il fait mouvoir d'une main, quand il espadonne en même temps de l'autre avec le sabre, est le boutefeu *Jules II*, ce pape belliqueux, qui a passé une partie de sa vie à manier les armes et à souffler le feu de la guerre chez presque tous les peuples de l'Europe. Le pot dans lequel il a le pied est le bénitier de l'église, pour lequel en effet il ne montroit pas un grand respect. Voyez le n° LXVI ci-devant.





LXXXIII.

Cette figure hideuse, à tête et à cornes de bouc, montée sur un pot en tête, à travers lequel il passe les pieds, qui a les deux mains gantées, et qui pêche à la ligne un poisson monstrueux, en forme de dauphin, est, dans le sens de Rabelais, une image de *Quaresmeprenant*. Sa figure, son costume, ses pieds griffés, le font reconnoître.

« Peschoyt en l'aer, dit Rabelais, et y prenoyt « des ecrevisses decumanes. » Liv. IV, ch. XXXII; et au chap. XXXI : « Il avoyt (Carême-Prenant) les « ongles comme une vrille. »

LXXXIV.

Cet enfant emmaillotté avec des bandelettes, comme une momie, étançonné avec deux fourches, pour l'empêcher de tomber, qui ouvre une grande bouche, avec un regard sinistre, qui est coiffé d'un bonnet figurant la tiare, qui tient de la main droite une longue canne, surmontée d'un hibou ou d'une chouette, devant lequel on voit voltiger une multitude d'oiseaux, et qui a à son côté, passés en bandoulière, un pied de porc, de bouc ou de lièvre, et une gourde, me paroît être l'*Ante-Christ.*

« L'Ante-Christ (dit Rabelais) est deja né, ce « m'a l'on dist. Vray est qu'il ne faict encore qu'e- « gratigner sa nourrice et ses gouvernantes. » Liv. III, chap. XXVI.





LXXXV.

Cette tête de lune en forme d'œuf, et de laquelle il sort deux mains qui tiennent deux trompes, qu'elle embouche simultanément, qui est portée par deux jambes nues, chaussées de pantoufles à poulaines, et qui ne présente qu'un petit priape retiré, n'est qu'un nouveau portrait de *Quaresme-prenant.* Son masque, en forme d'œuf, annonce que les œufs sont l'aliment du temps de pénitence, et particulièrement en carême. « A la mort de Qua« resme prenant, dit Rabelais, il sera sedition « horrible entre les chats et les rats.... entre les « moines et les œufs, » parcequ'une fois le carême passé, les moines, pour avoir mangé alors beaucoup d'œufs, n'en voudront plus manger. Chapitre IIIe des prognostications.

LXXXVI.

Cette effroyable et monstrueuse tête, portant à la ceinture une marmite, dans laquelle on voit des colombes, et des pièces de monnoie à travers un trou de cette marmite, et qui est coiffée d'un chapeau de cardinal, est la caricature de l'inquisiteur *Panurge* (le cardinal de Lorraine); on voit dans une marmite fendue deux colombes enfermées, et les pièces de monnoie figurent la confiscation et la perte des biens des malheureux proscrits : *Le cardinal de Lorraine,* dit l'histoire, *oubliant son caractère éminent de grand inquisiteur, s'étoit conduit en courtisan, en épargnant le sire Dandelot, calviniste, pour plaire au roi....* Garnier, vie d'Henri II, tom. XXXI, pag. 96.

Diane (de Poitiers) *reçut du roi* (Henri II) *la confiscation des biens des protestants que l'on condamnoit à mort.* Garnier, tom. XXVI, pag. 45.





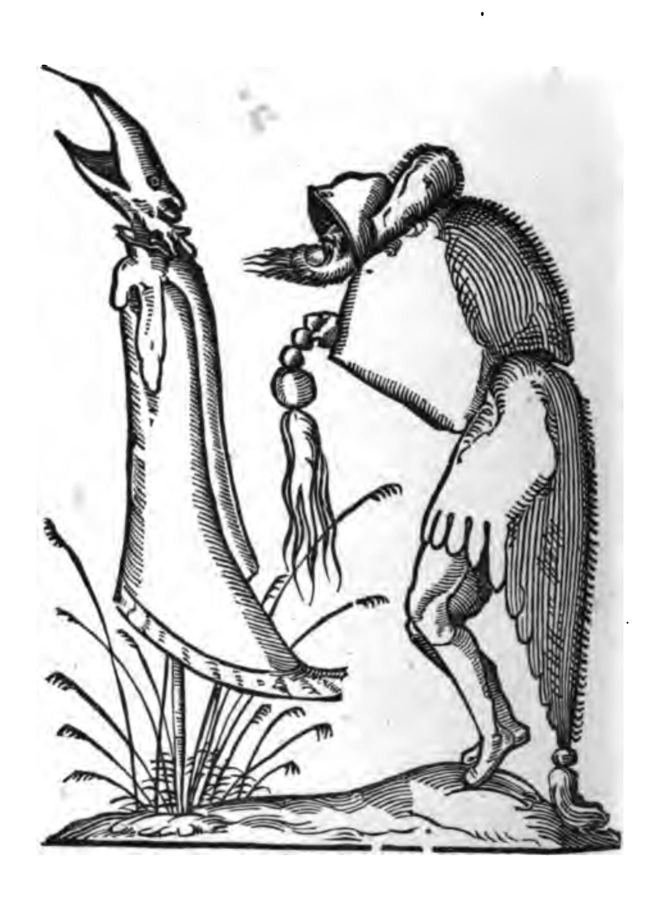
LXXXVII.

Ce monstre affreux, à tête d'oiseau de proie, aux mamelles pendantes, vêtu d'un sac noué sur sa tête et au bas des reins, est encore un portrait de l'*inquisition*. Les trois oiseaux de paradis, perchés sur un juchoir planté sur son dos, signifient que c'est sur elle que la haute hiérarchie, figurée par ces oiseaux, se repose pour l'exécution de ses sanglants arrêts. Les oies qui viennent sucer ses mamelles, et le prédicateur, en forme d'oiseau enfroqué ou de *moinegout* monté sur la poulaine du pied de l'inquisition, figurent clairement ces imbéciles, qui, imbus de principes fanatiques, viennent sucer son lait, et prôner sa funeste doctrine dans la société.

LXXXVIII.

Ce personnage, vêtu de la tête aux genoux d'un grand bonnet, en forme d'éteignoir, à travers lequel on ne voit qu'un œil percer, et une aigrette sur l'oreille, tenant de la main droite un coutelas dans son fourreau, et de la gauche une verge surmontée de deux doubles clefs croisées en sautoir et en forme d'ailes de moulin à vent, ayant pour nez une trompe d'éléphant d'où il découle de la roupie dans une lampe, est encore un portrait du pape *Jules II.*





LXXXIX.

Cette espèce d'ermite encapuchonné, à figure alongée, et en posture extatique, tenant un gros chapelet, devant un mannequin de satyre mitré, est un dévot Papimane qui adresse ses hommages au mannequin papal, c'est-à-dire au portrait de l'évêque de Rome. Rabelais, liv. IV, ch. XLVIII.

Les principaux habitants de Papimanie disent à Pantagruel et à sa suite : « L'avez vous veu (c'est-« à-dire le pape)? O gens trois et quatre fois heu-« reux! s'ecrierent ils, nous lui baiserions le cul « sans feuille, et les couil... pareillement. » Et au chapitre L, même livre, on lit : « Comment, par « Homenas, nous feut montré l'archetype d'ung « pape, image paincte assez mal.... »

XC.

Cette femme ayant la tête nue, la bouche ouverte, comme saint Paul, les yeux élevés vers le ciel, des épis de blé pour cheveux, ayant au col une bulle ou reliquaire, tenant de la main droite une escarcelle ou gibecière pleine, et un bouquet d'épis à son côté, emblème de l'abondance qui l'accompagne, me paroît figurer l'*église romaine*, ou l'*île fortunée des Papimanes*. Les oiseaux et les poissons armés de hallebardes qui composent sa garde, qui est celle que Rabelais donne à presque tous les papes, confirme cette opinion. Voici ses expressions :

« Tenez cela de moy (dit Éditue), que, pour man-« ger les vivres de l'isle sonnante, se fault lever bien « matin (tant cette île est abondante en vivres)! »





XCI.

A voir ce personnage tranquillement assis, et versant un grand pot de liqueur dans sa gigantesque avaloire, on reconnoît aisément *Anarche, le roi des Dypsodes* ou *des altérés*, vidant maint flacon, avec ses pairs et compagnons géants et avec Panurge, pendant le combat à outrance de Pantagruel avec Loup-Garrou. Rabelais dit, livre II, chap. XXIX : « Adoncques se retirerent touts les « geants, avecques leur roy, la aupres, et Panurge « et ses compaignons avecques eulx... et leur dist : « Je renie bien, compaignons, nous ne faisons « point la guerre, donnez nous a repaistre avec- « ques vous, cependant que nos maistres s'entre- « battent, a quoy volontiers le roy et les geants con- « sentirent, et les faisant bancqueter avecques « eulx.... »

Rabelais lui met souvent des propos de musulman dans la bouche, tels que : *Je renie Mahom ;* et c'est sans doute pour cela que notre personnage a le doliman et le coutelas des musulmans.

On appeloit de son vivant le cardinal de Lorraine (le vrai Panurge) *le cardinal des bouteilles. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par le marquis de Paulmy, partie VI, pag. 122.

XCII.

La femme suivante, svelte et gracieuse, vêtue d'une aube, ayant le visage masqué et la tête affublée d'un chapeau de cardinal, sur la forme duquel est fixée une cuiller qui saille en avant, portant sur un plat deux oiseaux, dont un, enfroqué est évidemment une de ces filles remplies de graces et de beauté destinées à servir l'heureux évêque des Papimanes, *Homenas*. Le couple d'oiseaux, porté par cette jeune nymphe, marque allégoriquement la douceur des unions papimaniques; le masque hideux et l'immense chapeau sont le voile allégorique dont la haute hiérarchie du temps savoit cacher ses jouissances; la cuiller qui surmonte ce chapeau est le symbole de la bonne cuisine, qui ne manque jamais dans cette île fortunée: « Tout « le sert et le dessert, dit Rabelais, feut porté par « des filles pucelles, mariables du lieu, belles, je « vous affie, et de bonne grace, lesquelles, vestues « de longues, blanches et deliees aubes, a double « ceincture, nous invitoyent a boire avecques « doctes et mignones reverences. » Liv. IV, ch. LI.

« Les caiges (dans l'isle sonnante) estoyent gran- « des, riches; les oiseaulx estoyent grands, beaulx

« et polys à l'avenant.... beuvoyent et mangeoyent « comme hommes... et roussinoyent comme hom« mes.... les masles il nommoyt clergaux, mona« gaux, abbegaux, cardingaux; les femelles il « nommoyt clergesses, monagesses, abbegesses, « cardingesses. »

Voilà bien *les douces unions papimaniques* ci-dessus figurées.





XCIII.

Ce personnage monstrueux, enfroqué, à tête de poisson, demi-nu, pourvu d'un énorme priape décapité, de la bouche duquel sort un poisson, qui en vomit encore un plus petit, tenant de la main droite un poisson, symbole de son maigre régime, et s'accouchant de la main gauche, à l'aide d'une scie à main, d'une multitude de poissons qui lui sortent du ventre, nous offre un nouveau portrait de *Quaresmeprenant*. C'est le *Confalonier des Ichthyophages*, c'est-à-dire le chef ou capitaine des mangeurs de poissons. Rabelais, livre IV, chap. XXIX.

XCIV.

On voit ici le pape *Jules II*, à long nez en forme de bec d'oie, armé du pot en tête, comme un guerrier, revêtu d'habits pontificaux e[illegible]nté pontificalement, tenant de la main droite une cassolette d'où s'exhalent des parfums, symbole sans doute du souverain qui règne au Capitole. Voyez nos I, III et CX.





XCV.

Ce personnage dont la tête est masquée d'une manière monstrueuse, surmontée de deux enseignes, sur l'une desquelles les clefs de saint Pierre sont passées en sautoir, tenant un couteau de la main droite sur un masque hideux qui lui sert de bouclier, et ayant pendu à sa ceinture un diable, les bras étendus, et le corps terminé en gaîne recourbée en forme de coutelas, avec une paire de ciseaux au-dessous, est encore un portrait du pape *Jules II*, qui avoit le diable au corps. Voyez le n° CX.

XCVI.

Ce personnage dont le corps a la forme d'un luth, qui a le menton embabouiné, dont les pieds sont chaussés de poulaines royales, et dont le priape est en évidence, est l'image du jeune babouin *Gargantua*, apprenant à pincer du luth. L'auteur l'identifie avec son instrument, pour exprimer la grande application qu'il y donnoit; voici ses termes: *Au regard des instruments de musique, il apprit* (Gargantua) *à jouer du luth, de l'épinette*, etc.

Le priape en gaîne qui est derrière lui, et qui a l'air de lui tenir l'archet, annonce quel étoit le luth dont jouoit le jeune prince, figuré par Gargantua.





25.

XCVII.

Ce moine encapuchonné, à gros ventre et à gros dos, boutonné jusqu'au menton, guindé et courbé au-dessus d'une marmite dont il soulève le couvercle de la main gauche, et léchant le manche d'une cuiller qu'il en retire de la main droite, est bien certainement un de ces moines qui, selon Rabelais, se trouvent toujours en cuisine. Voici ses expressions, liv. IV, chap. XI :

« Est ce (répondit Rizotome) quelcque vertu « latente et proprieté specifique, absconse dedans « les marmites.... qui les moines y attire comme « l'aimant le fer a soy attire.... » L'article XV du liv. III dit : « Qu'ils (les moines) ne mangent mie « pour vivre, vivant pour manger, et n'ont que « leur vie en ce monde. »

XCVIII.

Ce personnage ecclésiastique dont le grand chapeau couvre tout le visage, et dont la forme figure un alambic ou un matras, portant un bât sur les épaules, tenant une crosse d'évêque ou d'abbé de la main gauche et un chapelet de la droite, qu'il rejette en arrière, botté et éperonné, figure clairement un de ces *petits questeurs voustez et prescheurs bottez* du liv. V, chap. XXIX, qui faisoient par-tout en carême des tournées lucratives, mais peu édifiantes. Le bât qui affuble ses épaules est évidemment le symbole de l'ignorance qu'ils professoient généralement. Voici ce qu'en dit Rabelais, liv. IV, chap. XIII :

« *Hic est de patriâ natus de gente belistrâ....* [1] »

[1] *Belître*, gueux qui mendie par fainéantise. Dictionnaire de Trévoux.





XCXIX.

Cette caricature offre encore un *oiseau gourmandeur;* il est représenté dansant avec la toque et le manteau, tenant de la main droite une bande de papier ou de parchemin, qui figure sans doute la règle de la maison, et de la main gauche une poignée de verges dont il semble fouetter son priape qui est en évidence, et qui paroît hérissé de clous ou poireaux vénériens : « Pourquoi donc, dit Pa-« nurge, ils (ces chevaliers) sont ils ainsy crousteleves et mangés de grosse verole? » Liv. V, ch. v.

C.

Le gros personnage suivant qui a le maintien et les traits de la fureur, qui tient une épée ou poignard de la main droite et une torche de la main gauche, est *le pauvre cholerique Picrochole*, roi de Lerné, du liv. Ier, ch. XLIX, fuyant devant Pantagruel qui vient de le vaincre : il est à pied, parce que, d'après l'histoire, il avoit dans sa rage tué son cheval pour avoir bronché; le sac qui l'enveloppe est cette méchante *souguenye* (souguenille) dont les meuniers le couvrirent après l'avoir meurtri de coups, parcequ'il avoit voulu prendre leur âne pour se remonter; Picrochole a même l'air d'en porter ici le bât sur sa tête. Le poignard et la torche signifient sans doute qu'il vouloit tout mettre à feu et à sang.

Ludovic ou Louis Sforce, que figure évidemment le personnage ci-dessus, étoit, dit l'histoire, membre d'une famille d'aventuriers. Sforce, *degli attendoli*[1], père de François, étoit parvenu de la condition de simple paysan à un tel degré d'illustration militaire, que son fils, qui n'étoit aussi

[1] *Attendoli*, en italien, chevaliers d'industrie, hommes à projets.

qu'un soldat de fortune, épousa la fille de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan.

Vie de Laurent de Médicis, par William Roscoé, anglois, tom. I[er], pag. 92 et 93.





26.

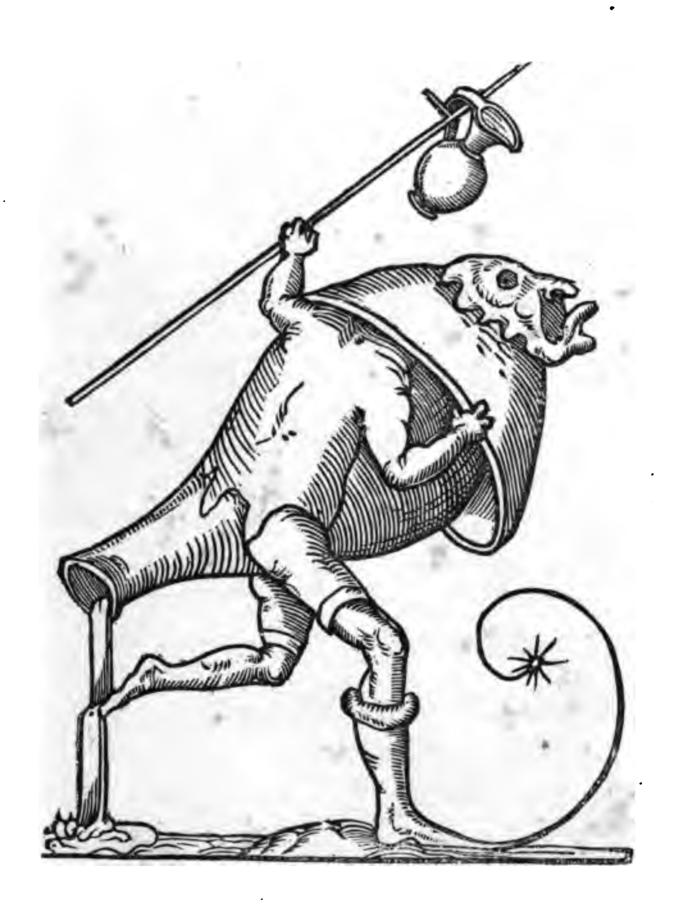
CI.

Ce monstre, ganté comme un jeune muguet, et à longues oreilles, dont la gueule figure un instrument à cordes, tenant de la main droite l'archet avec lequel il joue de cet instrument, *pour soy recreer et esbattre,* et dont les cuisses et les jambes se terminent en deux spirales, est ce noble *diableteau de Papefiguieres* qui étoit convenu avec un laboureur du lieu de venir à la mi-juillet partager avec lui la récolte de son champ. Rabelais, liv. IV, chap. XLV.

CII.

Cet homme qui s'enfuit, un pied chaussé et l'autre nu, levé en l'air, la tête cachée dans une terrine qu'il tient de la main droite, en forme de masque, comme pour dérober aux regards publics la honte de sa fuite, ayant le corps en forme d'une cruche renversée dont la liqueur se répand, et tenant de la main droite un bâton auquel est accrochée une cruche, est probablement *le Franc Taupin* allégorique du liv. III, chap. VIII, ivrogne de profession allant en guerre, auquel on peut dire, selon Rabelais : « Sauve Tevot[1] le pot « au vin, c'est le cruon » ; comme qui diroit : Sauve ta personne, c'est le trésor, c'est l'essentiel. (Même observation qu'aux n°s LXVII et LXXVI.)

[1] Tevot est le nom du *Franc Taupin*.





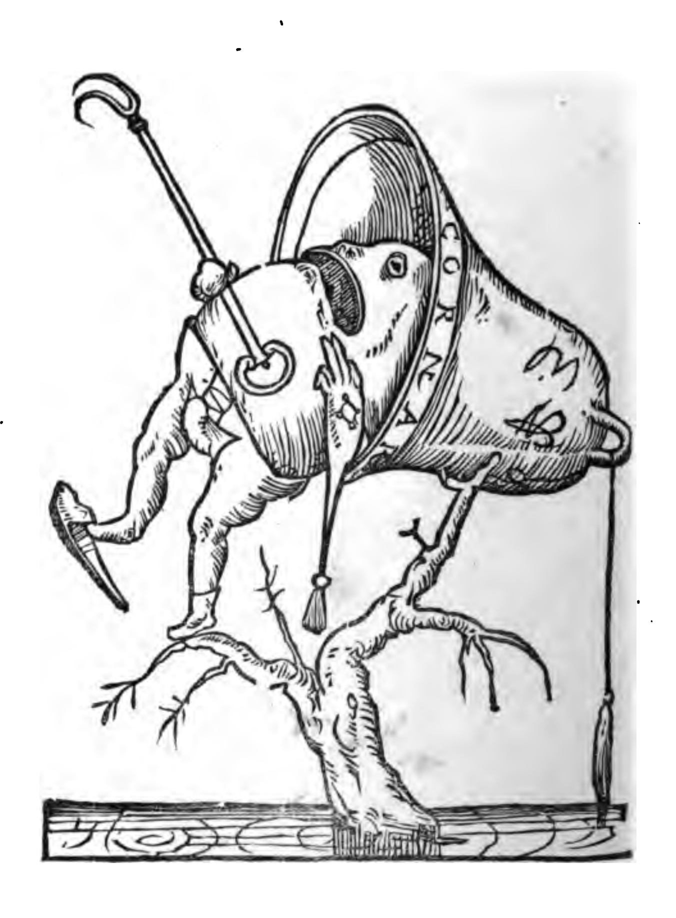
CIII.

Ce personnage en forme de marmite, dont la fumée s'élève du sommet du couvercle, lequel est percé d'un couteau de cuisine, et dont il sort à droite une main armée d'un couperet, et à gauche une autre main tenant un chapeau à forme pointue, ainsi que des têtes de coqs, et dont l'eau s'échappe par un robinet en forme de priape, me paroît être l'empereur *Charles-Quint, le grand Bringuenarilles* de Rabelais, qui, après avoir abdiqué l'empire, alla régner dans la cuisine des moines de Saint-Just, en Estramadoure. Les coqs qui sortent la tête de la marmite sont *les coqs et poules* du livre IV, chap. XLIV, *qui lui subvertirent l'estomach*, par allusion aux François appelés en latin *Galli*, *les coqs*, qui, par leurs triomphes, le dégoûtèrent de l'empire. La fumée indique qu'il préféroit alors la fumée de la cuisine à celle de la gloire, ou que sa gloire s'étoit en allée en fumée; et l'eau qui s'écoule de la même marmite signifie que l'éclat de ses victoires et de ses grands projets s'en allèrent à vau-l'eau.

CIV.

Ce personnage à tête de mouton, faisant le geste d'un homme qui montre ironiquement quelqu'un du doigt, portant un ballot sur le dos, lequel est surmonté d'une grue, et ayant sous le bras une épée, est ce *Dindenaut,* marchand de moutons de Taillebourg, qui, « voyant Panurge « sans braguette, avec ses lunettes attachees au « bonnet, dit de lui a ses compaignons : Voyez la « une belle medaille de cocu... » Liv. IV, chap. v. L'épée qu'il a sous le bras est celle que Rabelais lui met réellement à la main, lors de sa querelle avec Panurge, et qu'il n'a pas pu tirer, parce-qu'elle étoit rouillée dans le fourreau, à cause de l'air de la mer. La grue qui gobe des mouches au-dessus de sa tête indique, ainsi que cette tête de mouton, que ce Dindenaut étoit une vraie *grue,* un vrai *dindon,* comme le dit son nom, un vrai gobe-mouche ; et, en effet, il périt comme un *dindon.*





CV.

Ce petit homme à grand embonpoint et à bouche fortement fendue, symbole de l'abondance dans laquelle il vit, reposant sa tête dans une cloche énorme qui paroît lui servir de bonnet, ayant un pied appuyé sur une branche d'arbre, et l'autre dans une pantoufle, tenant de la main droite une clef terminée par un crochet double ou fourchette, et ayant l'autre main gantée en grand appareil, ne montrant seulement que deux doigts alongés, comme pour donner des bénédictions, est bien le *grand papegaut*, se reposant dans une cloche comme chef de *l'isle sonnante* (la catholicité); sa clef figure celle de saint Pierre, et la fourchette ou crochet qui la termine fait allusion à la manière adroite et puissante dont cette clef attire tous les ans, à Rome, des sommes énormes de tous les pays de la chrétienté; sa pantoufle, et sa main richement gantée, avec croisillon de diamants, complètent ses principaux attributs. Le crochet double terminant sa clef figure bien *l'auriflue energie* des livres des décrétales, « lesquels tirent par chascun an, « de France en Rome, dit Rabelais, quatre cent « mille ducats, et dadvantage... » Liv. IV, ch. LIII.

CVI.

On reconnoît aisément ici *Quarême prenant*, qui, selon Rabelais, liv. IV, chap. XXXI, a son nez fait *comme ung brodequin enté en ecusson*, et a son oreille *faicte comme une mitaine;* son corps ressemble à un œuf; il tient de la main droite le glaive de l'église militante, et dans la gauche une branche d'épine, garnie de trois patenôtres, et porte au cou un chapelet à longs et gros grains; il nous montre un priape étêté, tous symboles qui marquent les austérités, retranchements et privations du temps de pénitence.





CVII.

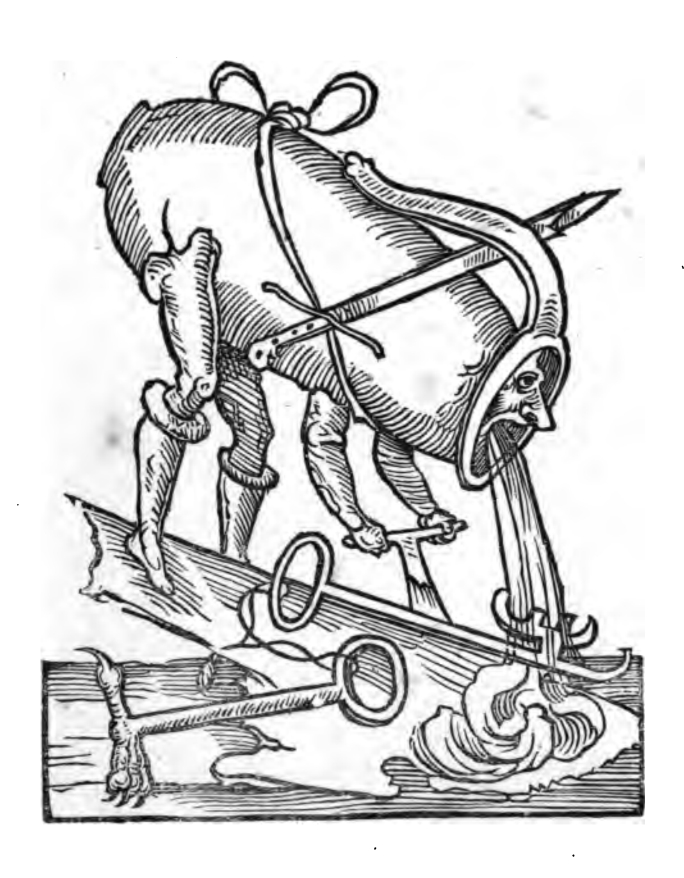
Cette horrible figure, à bouche énorme et ouverte, ayant des yeux hagards, la tête enfoncée et comme enveloppée dans le collet-montant d'un gilet, les mains jointes, portant en évidence un monstrueux priape, et ayant un poignard à la ceinture, est très probablement la caricature de *l'hypocrisie*, un de ces bienheureux *papimanes* du livre IV, chap. L et LI, qui, tout en parlant des choses du ciel, se faisoient constamment servir par des *filles pucelles, belles... doucettes et de bonne grace*, et cependant soutenoient qu'on devoit mettre à feu et à sang tous empereurs, tous rois et autres qui transgresseroient un iota des lois de l'Église.

CVIII.

Ce personnage dont une vaste amphore forme le corps, qui est monté sur deux portes brisées et renversées, qui s'appuie des deux mains sur un verrou, et qui vomit des flots de vin, ayant un glaive en bandoulière, me paroît être encore l'ivrogne pape Jules II; le glaive de saint Pierre et les deux clefs terminées, l'une par une patte de griffon, l'autre par un crochet, désignent, ainsi qu'au n° CV, un successeur de saint Pierre, qui vomit sur les portes de l'église brisées par sa conduite scandaleuse. L'amphore et son vomissement rappellent son ivrognerie et son intempérance, ainsi que ce vers léonin, attribué à Rabelais :

« O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi, »

et qu'on retrouve dans le Discours sur l'école de Salerne, traduit en vers françois par M. B. L. M.; édition de Paris, 1760, page 98 (in-12).





28.

CIX.

Cet archer casqué, le dos couvert d'une casaque à écailles de poisson, assis nonchalamment sur un tabouret, qui bande son arc avec les pieds, doit être un de ces *oiseaux gourmandeurs*, c'est-à-dire ces commandeurs gourmands, mous et efféminés, dont la vie sensuelle et débauchée étoit l'objet des railleries de Rabelais; le priape qu'il montre sans pudeur le confirme encore. « Je vous prie, « dit Panurge, faites les ung peu chanter (les oi- « seaux gourmandeurs). Ils ne chantent, repon- « dist il (Editue parle), jamais, mais ils repaissent « au double, en recompense. » Liv. V, chap. v.

CX.

Ce personnage ténébreux, enveloppé de la tête aux pieds d'une soutane, affublé d'un grand chapeau, dont la forme, fendue par une scie à main, laisse échapper un tourbillon de flammes et un essaim de mouches ou d'abeilles, qui a sur l'épaule droite un poignard et une coquille de pélerin, chaussé de la pantoufle papale, et fait mouvoir un triple soufflet par un ressort arqué et denté, lequel passe à travers sa robe, est le pape Jules II. Le tourbillon de flammes et l'essaim de mouches qui lui sortent de la tête, ainsi que le triple soufflet, figurent l'humeur martiale de ce pape ambitieux, et le feu de la guerre qu'il souffloit par-tout.

C'est de Jules et des autres papes guerriers que Rabelais dit, livre IV, chap. L : « Car je les ai vus « (ces papes, dit Panurge), non en aumusses, « ains armet en teste porter, timbré d'une tiare « persique, et tout l'empire christian estant en « paix et silence, eux seuls guerre faire felonne « et tres cruelle. »

Quant à la scie qu'on voit ici, dans un tourbillon de flammes, je la crois une allusion aux

malheurs des Bentivoglio, dont la scie étoit l'emblème, et que Jules II a chassés de Bologne. « Les « habitants de cette ville, dit l'histoire, ne fai- « soient entendre, dans les rues où passoit le pape « Léon X, successeur de Jules II, que ces mots : « *Serra, serra,* c'est-à-dire, la scie, la scie des Ben- « tivoglio ; nous voulons les seigneurs de Benti- « voglio. » *Vie de Léon X*, par Roscoé, Anglois, tome III, page 56. (Voyez le n° CXVIII, pour la scie.)





CXI.

Ce singulier damoiseau, lacé comme une femme, porteur d'un très gros ventre, la tête affublée d'un grand capuchon à taillades, à travers duquel on voit paroître un bec et un œil d'oiseau, tenant un miroir de la main droite, et un balai de la main gauche, est très probablement un de ces *oiseaux gourmandeurs* du livre V, ch. v. Le bec vorace de l'oiseau marque leur gourmandise, le balai et le miroir annoncent leur goût pour la toilette et une propreté recherchée, et sont en effet les défauts que leur reprochoit l'auteur. « Leur plumaige, dit-il, estoit changeant « d'heure en heure... »

CXII.

Le pygmée à face hideuse et colérique, et à longs cheveux plats, coiffé d'un grand chapeau de voyage, est évidemment un de ces petits hommes contrefaits engendrés d'un pet de Pantagruel, comme le dit Rabelais, ayant un pied guêtré et l'autre terminé par des griffes, mais sans bras : « Du pet qu'il feit (Pantagruel) engen-« dra plus de cinquante trois mille petits hommes, « nains et contrefaits, mais sont volontiers cho-« lériques.... La raison physicale est parce qu'ils « ont le cœur pres de la merde. » Ces petits hommes étoient des commis des gabelles, sous Henri II. L'histoire nous apprend qu'ils poussoient par-tout la rigueur de leurs fonctions jusqu'à la barbarie; en voici les termes : « On voyoit « successivement arriver des nuées d'hommes « maigres, qui, fondant comme des sauterelles « sur ces malheureuses provinces, dévoroient la « substance du peuple. » GARNIER, *Vie d'Henri II*, tome XXVI, page 154.





CXIII.

Ce personnage à grand nez, portant le pot en tête ouvert, le corps passé au travers d'une petite barque sur laquelle il porte les deux mains, tenant le bâton du commandement et ayant l'épée au côté, est le grand *Pantagruel* qui triomphe des Dypsodes, qui les inonde de son déluge urinal et du sel que remplit sa barque, comme le dit encore Rabelais, liv. II, chap. XXII : « .... Et attacha « (Pantagruel) a sa ceinture la barque toute pleine « de sel, aussy aisement comme les lansquenettes[1] « portent leurs petits pannerets.... »

[1] Lansquenette, vivandière allemande.

CXIV.

Ce vieil ecclésiastique en rochet, pourvu d'un ventre proéminent, est évidemment le *maistre Éditue*, c'est-à-dire *l'OEdituus* ou le sacristain de l'île sonnante. « Nous bailla (dit Braguibus dans « Rabelais, liv. V, ch. II) une lettre addressante a « maistre Editue de l'isle sonnante.... c'estoyt ung « petit bonhomme.... vieulx.... a museau bien en- « luminé.... apres avoir resceu, nous exposa les « singularitez de l'isle... » Ces singularités étoient les oiseaux de l'île sonnante, c'est-à-dire tous les membres de la hiérarchie catholique, et leurs cages et demeures qui figurent les églises, les palais et riches maisons des papes, des prélats et des moines. C'est le même Éditue qui dit aux chapitres VI et VII : « Buvons, amys, n'ayez paour « que visvres icy fayllent; » et au chapitre suivant: « Vous debvryez (dit-il à Pantagruel et ses compa- « gnons) avoir deja faict trois repas.... pour man- « ger les visvres de l'isle sonnante, se faut lever « bien matin.... »





CXV.

Ce personnage qui n'est que tête et gueule, et dont la coiffure figure un énorme pâté, qui a un genou en terre et se précipite sur une lèchefrite pour la lécher plus à son aise, est une effigie de *Manduce*, dont Rabelais, liv. IV, chap. LIX, parle ainsi : « C'estoyt (Manduce) une effigie mons-« trueuse, ridicule, hydeuse.... ayant la teste plus « grosse que tout le reste du corps, avecques am-« ples, larges et horrificques maschoueres bien en-« dentelees. »

CXVI.

Cet horrible personnage aux pieds contrefaits, à genoux sur un coussin, les épaules couvertes d'une mosette, la tête coiffée d'une tiare, montrant son membre de chien passé au travers d'une rondelle, et faisant la plus effroyable grimace en écartant ses lèvres avec les doigts, est évidemment *Panurge*, argumentant par signes avec Thaumaste : « Doncques Panurge (liv. II, chap. XIX) « myt les deux maistres doigts a chascun cousté « de sa bouche, les retirant tant qu'il pouvoyt, et « monstrant toutes ses dents.... en faisant assez « laide grimace.... » Et un peu plus haut : « Pa- « nurge prist sa longue braguette et la secouoyt « tant qu'il pouvoyt contre ses cuisses.... »

La rondelle passée dans le membre de Panurge figure ici la nature de la femme ; et ce membre de chien, qu'il montre effrontément, exprime le cynisme dont le cardinal de Lorraine faisoit profession.





30.

CXVII.

Ce pansart en habits de moine, masqué, pourvu d'un ventre prodigieux qui soulève sa robe, est bien le *Gastrolastre* ou l'adorateur du ventre du livre IV, chap. LVIII : « Les Gastrolastres, dit « Rabelais, se tenoyent par trouppes, rien ne fai« sant, poids et charge inutile de la terre... crai« gnant le ventre offenser et emmaigrir, au reste « masquez, desguisez... et tant voit on de varieté « dans les formes et coûleurs de leurs desguise« ments.... qu'aux coquilles de la mer. » Ces variétés de déguisements expriment bien les masques sans nombre que prend l'hypocrisie pour voiler ses vices, et le papillon qui vole devant ce Gastrolâtre est sans doute l'emblème de ces variétés et de cette inconstance ; sa bouche énorme annonce son extrême gourmandise.

CXVIII.

Le personnage suivant, à mufle de veau, reclus dans une tour à créneaux, coiffé d'un chapeau, fendu par une scie à main, d'où s'échappe un tourbillon de flammes, tenant pourtant encore d'une main gantée un sabre dans son fourreau, figure ici le pape Jules II à l'époque où ses forces physiques l'abandonnèrent, ce que Rabelais exprime parfaitement par ces vers des Fanfreluches antidotées, strophe IIIe :

« Je, disoit-il (Jules II), sens le fond de ma « mistre sy froid,

« Qu'autour me morfond le cerveau ;
« On l'eschauffa d'ung parfum de naveau,
« Et fut content de soy tenir es astres... » etc.

On lit à la IIIe strophe des Fanfreluches :

« Quand feut au poinct de lire le chapistre,
« On n'y trouva que les cornes d'ung veau... »

Cette tête de veau fait peut être aussi allusion à l'ignorance du cardinal de la Rovère, depuis Jules II.

« Ce cardinal, dit Paris de Grassis[1], étoit si

[1] Maître des cérémonies du pape Léon X. Voyez William Roscoe, tome III, p. 135.

« débauché et si ignorant, qu'il ne pouvoit lire « ni écrire ; » et il ajoute, en parlant de la maladie de ce même cardinal : *Ab umbilico ad plantas pedum, tantùm perditus ut nec stàre, nec incedere posset.*

Sur le chapeau fendu par la scie, voir le n° CX ci-devant.





CXIX.

Ce personnage à barbe vénérable, coiffé d'un chapeau de cardinal surmonté d'un aigle, symbole du successeur des Césars, tenant la houlette pastorale de la main droite, et trois fleurs ou épis de blé de la main gauche, guêtré de la jambe droite, et ayant le pied gauche chaussé de la pantoufle papale, le corps passé au travers d'une urne cassée et renversée, est encore l'ivrogne *Jules II* représenté à-la-fois avec les attributs d'évêque, de cardinal, et de pape.

Voir le dictionnaire de Bayle, au mot JULES II.

CXX.

Ce monstre femelle à mamelles pendantes, à bouche béante et à queue de serpent, tenant une coupe de sa main droite et un pot de la gauche, ayant le corps passé à travers un tonneau, duquel s'échappent des jets de liqueur avidement recueillis par un monstre à figure humaine terminé en queue de serpent, et par un singe encapuchonné, est l'*isle des apedeftes personnifiée*, du liv. V, ch. XVI, c'est-à-dire l'île des ignorants et non lettrés; son pot, comme son tonneau, sont, dit Rabelais, remplis d'or potable, breuvage abondant chez les grands fonctionnaires *apedeftes*. Les petits monstre et singe, qui en avalent à la volée ce qu'ils peuvent, sont les officiers subalternes de la juridiction. Termes de Rabelais: « Quatre ou cinq de ces ignorants (apédeftes) crasseux et choleres comme « asnes.... sus ung petit pressouer qu'ils avoyent « la, repassoyent encore le marc des grappes apres « les aultres.... »

L'île des apédeftes figure ici la cour des aides, et ses longues mamelles indiquent qu'elle est la mère nourrice de tous les parasites qu'elle entretient.

FIN.



PERSONNAGES

DES SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL.

Jules II, nos I, III, VII, XIII, XIV, XIX, XX, XXXII, XXXIII, LVI, LX, LXXV, LXXVI, LXXXII, LXXXVIII, XCIV, XCV, CVIII, CX, CXVIII, CXIX.

Les *Chevaliers Gourmandeurs*, c'est-à-dire les chevaliers commandeurs, nos II, IV, XVIII, XXIX, LXXVIII, LXXX, XCIX, CIX, CXI.

Frere Jean des Entommeures, ou le cardinal du Bellay, nos V, VI, IX, XLI, LIV, LXXVII.

Quaresmeprenant, nos VIII, XVI, XVII, XVIII, XXXIX, XL, LV, LXIX, LXXXIII, LXXXV, XCIII, CVI.

Le Rôtisseur turc, n° X.

Le Cagot allégorique, n° XI.

Le *roy Benius*, ou saint Benoît, nos XII et LXII.

La *pontife Bacbuc*, n° XV.

La *Chevesche du pape*, ou sa dame de compagnie, nos XXI et XXVIII.

Manduce, nos XXII et CXV.

Pantagruel, ou Henri II, nos XXIII, XXV, XLVI, LIII, LVII, CXIII.

Maistre Jobelin Bridee, n° XXIV.

L'Inquisition, nos XXVI, XXVII, LXXXVII.

Antiphysie, n° XXX.

Enfant de Physis, n° XXXI.

Musicien de l'armee andouillicque, n° XXXIV.

Niphlaseth, nos XXXV, XXXVI.

Louis de Brezé, nos XXXVII, XXXVIII.

Messer Gaster, nos XLII, LXVII.

FIN.

